RALPH LE BANDIT, LE LES SOUTERRAINS DE ST-NORBERT, MÉLODRAME EN...

Charles Louis François Desnoyer



RALPH LE BANDIT,

LE

LES SOUTERRAINS DE S.-NORBERT,

MÉLODRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. CHARLES DESNOYER,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 3 décembre 1840.

DISTRIBUTION :

RALPH	M. Francisque aîné.	LUDOVIC, bandit	M. Brézil.
BERTHE, sa femme	Mme Gauthier.	BIRMANN, id	M. Édouard.
THÉRÈSE, mère de Berthe	Mme Chéza.	KARL, id	M. Charlet.
BALTHAZARD, ami de Ralph	M. Neuville.	SCHWARTZ, id	M. Pradier.
WALZER, docteur	M. Joseph.	LÉOPOLD, id	Mlle Léontine.
Le Comte de WALSTEIN	M. Saint-Mar.	GERTRUDE, femme de Schwartz	Mlle Anna.
CHRISTINE, sa fille	Mlle Claraisse.	HENRI, valet du comte de Walstein	M. Eugène.
FRÉDÉRICK DE NEUBOURG colonel	M. Surville.	BRIGANDS, personnages accessoires.	
BODOLPHE de Rhinfeld	M. H. Rey.	Seigneurs, Valets, Dames.	
EMMANUEL de Rhinfeld	M. Francisque je.	Hussards de la suite de Frédérick.	

L'action se passe en Bavière; le premier acte en 1688, les suivans en 1706.

ACTE I.

Une chambre très simplement meublée. Porte d'entrée au fond. A gauche de l'acteur, la chambre de Thérèse. A droite, celle de Berthe et de Ralph. Ces deux chambres sont censées avoir chacune une autre sortie dérobée conduisant dehors. A droite, un cabinet. A gauche, une fenêtre. Un secrétaire, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

BERTHE, seule.

(Au lever du rideau, il fait petit jour, mais la lampe brûle encore sur une table, à gauche, auprès de laquelle Berthe travaille à un ouvrage de couture. Tout d'un coup elle se lève, traverse la scène assez vivement, puis écoute avec inquiétude à la porte à droite, et dit :)

Rien !.. j'avais cru entendre... (Elle entr'ouvre la porte et regarde dans la chambre à droite.) Il dort, le pauvre enfant... et son sommeil est calme; merci, mon Dieu ! l'indisposition de mon Georges n'aura duré que quelques heures, car la nuit entière a été tranquille. (Regardant à la fenêtre.) Le jour paraît déjà !.. achevons cet ouvrage; Ralph, qui n'est pas rentré chez lui, depuis vingt-quatre heures, comme cela lui arrive trop souvent, ne saura rien de ce travail que je lui cache... et le prix que j'en recevrai paiera quelqu'un de nos créanciers; cette modique somme échappera au gouffre du jeu! mais s'il la voyait entre mes mains... Hélas! forcée de me cacher pour accomplir mes devoirs de mère et d'épouse !.. ah! pourquoi il y a quatre ans n'ai-je pas voulu croire aux sages conseils de ma mère !

(Elle essuie une larme, tout en achevant son travail. Thérèse entre doucement par la porte à gauche, se dirigeant vers celle du fond, sans voir Berthe. Arrivée à la porte du fond elle pousse le verrou; au bruit qu'elle fait, Berthe se retourne.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, BERTHE.

BERTHE.

Qu'est-ce ?.. (L'apercevant.) Vous, ma mère !

THÉRÈSE, de même.

Comment! tu et là!.. et moi qui craignais de t'éveiller...

BERTHE, avec embarras.

Je me suis levée de bonne heure, mère...

THÉRÈSE.

Levée de bonne heure?.. si tu me disais que tu ne t'es pas couchée du tout.

BERTHE.

Ma mère, je vous assure...

THÉRÈSE.

Tu m'assures que cette lampe n'a pas brûlé toute la nuit?.. que tes yeux ne sont pas gonflés de ne s'être pas fermés depuis hier matin? que ton ouvrage, qui était à peine commencé hier soir, s'est terminé tout seul pendant que tu reposais... car le voilà fini!

BERTHE.

Mère, j'ai promis de le rendre ce matin.

THÉRÈSE.

Mais as-tu promis aussi de te tuer le corps et l'âme pour payer les dettes et réparer les fautes d'un débauché?.. d'un homme qui passe ses nuits dans les tripots!..

BERTHE, faiblement.

Vous vous trompez, ma mère...

THÉRÈSE.

Je me trompe?.. il est peut-être rentré hier soir, hein?.. mais je n'ai pas besoin que tu me répondes; du moment que je peux dire à peu près ce que j'ai sur le cœur, c'est que Monsieur n'est pas là, c'est qu'au lieu d'être chez lui...

BERTHE, plus faiblement.

Les devoirs de sa place.

THÉRÈSE.

Sa place?.. il faudrait qu'il ne l'eût pas perdue depuis six semaines.

BERTHE.

Quoi! vous savez...

THÉRÈSE.

Je sais qu'il y a quatre ans, quand M. Ralph quitta le service militaire où il aurait bien mieux fait de rester pour s'y faire tuer une bonne fois...

BERTHE, suppliante.

Ma mère...

THÉRÈSE.

Je sais, dis-je, qu'alors il n'était bon à rien, ne savait rien, n'avait rien... si ce n'est un physique et une tournure assez agréables, un esprit qui l'aurait bien vite rendu propre à beaucoup de choses s'il eût été homme à travailler, et enfin, à ce qu'il assurait, beaucoup d'amour pour toi, ma pauvre Berthe.

BERTHE, tristement.

Oui... il m'aimait, alors!

THÉRÈSE.

Je sais qu'alors aussi, après t'avoir dit tout ce qu'une mère peut dire pour te détourner d'un mariage qui ne m'annonçait pour toi que du malheur, je finis par céder... mais je ne voulus le faire cependant qu'à une condition, c'est que M. Ralph obtiendrait dabord un emploi qui pût le faire vivre lui et sa femme. Grace à la protection de quelques amis, il entra dans une maison de commerce où il pouvait trouver la considération et un espoir de fortune... au lieu de cela, dès la première année il avait fatigué, dégoûté tout le monde; et depuis, que de fois n'a-t-il pas fallu nos supplications, nos larmes pour reculer l'événement d'il y a six semaines, pour l'empêcher de se faire chasser honteusement...

BERTHE.

Et vous saviez cela, bonne mère... et vivant sous le même toit que nous, vous ne m'en avez rien dit!..

THÉRÈSE.

Comme je sais aussi, quoique depuis longtemps je ne t'en parle pas, que tu es la plus à plaindre, la plus malheureuse des femmes! que tu es la victime d'un homme que tu ne peux plus aimer, car tu ne peux plus l'estimer; d'un homme sans honneur et sans âme, qui méconnait tous ses devoirs... car il te laisse manquer de tout...

BERTHE.

Oh! moi, je lui pardonne...

THÉRÈSE.

Ses devoirs de père, car il ne demande même pas si son fils a du pain!

BERTHE, éclatant en sanglots et pleurant sur le sein de sa mère.

Oh! c'est là, voyez-vous, c'est là seulement ce que le cœur d'une mère ne saurait pardonner!.. cet homme a un fils, et il n'y a pas chez cet homme les entrailles d'un père!.. Oh! vous savez tout maintenant, oui je suis bien malheureuse!.. à vous qui avez tout deviné, je puis le dire, oui si je n'avais été qu'épouse je serais morte à présent! ma vie est un supplice de tous les instans; le courage que j'ai de la supporter est un long sacrifice au bonheur et à l'avenir de mon enfant!

THÉRÈSE.

Oh! sois tranquille, nous le sauverons du malheur, ton cher petit Georges! comment va-t-il ce matin?

BERTHE.

Tout-à-fait bien, mère; il dort profondément.

THÉRÈSE.

J'étais sûre que ça ne serait rien, pauvre chérubin!.. Dis-moi, Berthe, j'ai pensé à lui sérieusement; je veux qu'après ma mort...

BERTHE.

Que dites-vous, mère?..

THÉRÈSE.

Dame! mon enfant, je suis vieille... un peu plus tôt un peu plus tard, il faut bien que ce moment-là vienne, et j'ai pris mes précautions.

BERTHE.

Expliquez-vous.

THÉRÈSE.

Ma petite maison du faubourg...

BERTHE.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Je l'ai vendue.

BERTHE.

C'est de là que provenait l'argent...

THÉRÈSE.

Que tu m'as vu rapporter hier, et que j'ai serré là... dans ce secrétaire.

BERTHE.

Et que voulez-vous faire de cet argent?

THÉRÈSE.

Le placer sur la tête et au nom de ton petit Georges.

BERTHE.

Bonne mère !

THÉRÈSE.

Mais je n'ai pas voulu charger de cela mon homme de loi ordinaire : M. Ralph pourrait aller chez lui, interroger, prendre des informations... et je veux qu'il ne puisse même pas soupçonner l'existence de cet argent. J'ai laissé croire à l'homme de loi que j'avais à payer une vieille dette assez forte, et je cherche un homme de confiance, un homme entendu en affaires, que je puisse charger...

BERTHE.

Mère, j'y pense, si pour faire ce placement, vous vous adressiez à M. Balthazard?

THÉRÈSE.

L'ancien ami de M. Ralph?

BERTHE.

C'est un homme bien respectable ! pourquoi faut-il que mon mari ne l'ait retrouvé que depuis trois mois seulement ! les excellens conseils, que lui donne sans cesse cet honnête vieillard, auraient fructifié, sans doute...

THÉRÈSE.

Veux-tu que je te dise, ma fille, je ne sais pas si c'est parce que je me défie de tout ce qui vient de ton Ralph, mais je ne fais pas beaucoup plus cas de l'un que de l'autre.

BERTHE.

Oh ! ma mère !.. soupçonner M. Balthazard !

THÉRÈSE.

Je désire me tromper, mais il n'a pas ma confiance. On m'a parlé d'un vieux notaire de la rue des Écrivains, j'y vais de ce pas; s'il me convient, je reviendrai chercher mon argent. Tu as de l'ouvrage à reporter, sors-tu avec moi?

BERTHE.

Avant que Ralph soit rentré?

THÉRÈSE.

Sait-on jamais s'il rentre ?..

BERTHE.

Vous connaissez son humeur violente, s'il ne me trouvait pas ici...

THÉRÈSE.

Fais-moi donc le plaisir de ne pas tant te gêner pour un Monsieur sans gêne... Allons, l'enfant repose encore, hâtons-nous pour revenir vite; prends ton paquet, et partons.

BERTHE.

Partons, mère.

(Elles remontent vers le fond : La porte s'ouvre Ralph paraît.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, RALPH.

RALPH, à Berthe.

Tiens ! vous sortez... sitôt !

THÉRÈSE.

Et vous, vous rentrez... si tard ?

RALPH.

Vous me permettrez de vous dire que ça ne vous regarde pas. (A Berthe.) Où alliez-vous?

BERTHE, avec embarras.

Chez Mme Durmer.

RALPH.

Mme Durmer?.. qu'est-ce que c'est que ça?

BERTHE, de même.

Une marchande... qui m'achète.

RALPH.

Comment ! qui vous achète... vous vendez, maintenant?.. et que vendez-vous ?..

THÉRÈSE.

Le fruit de son travail, apparemment.

RALPH.

Ah ! Madame travaille... et pourquoi ?..

THÉRÈSE.

Mais pour vivre... pour faire vivre son enfant... enfin pour subvenir aux dépenses du ménage; dans quelques jours, ne faudra-t-il pas payer le prix de cet appartement ?..

RALPH, brutalement.

Toujours payer !.. je n'ai pas d'argent.

BERTHE.

Je n'en demande pas, Monsieur... j'ai amassé ce qu'il faut.

RALPH.

Ah ! vous trouvez moyen d'amasser?.. c'est un beau talent !

THÉRÈSE.

Que vous n'aurez jamais.

RALPH.

Vous avez peut-être raison.

THÉRÈSE.

N'avez-vous pas de honte, quand vous pourriez gagner votre vie honorablement...

RALPH.

Ah ! vous allez prêcher ?.. Je m'assieds, aussi bien je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, je ne sais plus ce que c'est que le sommeil... grâce à vous, chère belle-mère, je vais peut-être le retrouver.

THÉRÈSE.

Insolent !

BERTHE.

Ralph, respectez ma mère...

RALPH.

Votre mère respecte-t-elle en moi le chef de la communauté... votre époux?

THÉRÈSE.

Remplissez-vous vos devoirs d'époux... vos devoirs de père ?.. depuis quatre ans, qu'avez-vous fait?.. vous avez dissipé, perdu dans le désordre et le libertinage la faible dot de votre femme ; ce qui, entre les mains d'un homme laborieux, aurait dû devenir la source d'une honnête aisance, n'a produit entre les vôtres que la misère. Enfin vous avez été chassé de votre place... (Mouvement de Ralph.) Oui, chassé comme libertin, joueur...

RALPH.

Tiens ! vous savez tout ça ?.. eh bien ! est-ce ma faute si mon goût n'est pas de pourrir devant un registre, de me casser la tête sur des calculs mesquins?.. est-ce que je suis fait pour le commerce?

THÉRÈSE.

Eh ! pour quoi donc êtes-vous fait? pour le vice et l'infamie ?.. Sont-ce les bons exemples qui vous ont manqué? vous n'aviez qu'à regarder votre ange de femme, ma pauvre fille...

RALPH.

On sait cela : ma femme connait et remplit ses devoirs ; je ne la blâme pas.

THÉRÈSE, furieuse.

Mais si elle continue, elle mourra à la peine, misérable que tu es !..

RALPH.

Qu'est-ce à dire ?.. est-ce vous, Berthe, qui avez chargé votre mère de me parler ainsi ?..

BERTHE.

Non, Monsieur, non... ma mère se laisse emporter par l'affection qu'elle a pour moi, pour vous...

THÉRÈSE.

Oh ! ne me fais pas mentir !.. de l'affection pour lui ! pour un satan... pour...

RALPH, avec une explosion terrible de colère.

Ah ça ! vous tairez-vous à la fin ?.. savez-vous que je suis las de m'entendre, tous les jours, tancer comme un enfant ?.. savez-vous que si je rentre chez moi épuisé par les fatigues de la nuit, le corps brisé, la tête bourrelée d'ennuis et d'inquiétudes, ce n'est pas pour entendre des remontrances que je ne vous reconnais pas le droit de m'adresser.

THÉRÈSE.

Comment !.. je n'ai pas le droit ?..

RALPH, de même.

Non !.. et je suis las de vous voir l'oublier si souvent.

BERTHE.

Mais, Ralph, c'est ma mère...

RALPH.

Votre mère, Madame, me fatigue et m'irrite... et puisqu'elle ne paraît pas comprendre qu'il ne peut y avoir ici d'autre maître que moi... Eh bien ! qu'elle parte !..

BERTHE, le suppliant.

Mais...

RALPH.

Qu'elle parte ! je le veux.

THÉRÈSE.

Et moi, je ne le veux pas !

BERTHE.

O mon Dieu ! que faire !..

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BALTHAZARD.

BALTHAZARD, paraissant à la porte du fond.

Eh bien !.. eh bien ! on crie, ou se fâche ?..

BERTHE, courant à lui.

Ah ! M. Balthazard, secourez-nous... il est furieux !..

BALTHAZARD.

Et contre qui s'emporte mon ami ?

THÉRÈSE.

Contre moi... il me chasse !

BALTHAZARD.

Chasser la mère de sa femme !..

RALPH.

Qu'elle s'en aille !..

BALTHAZARD.

Comment, Monsieur, vous osez prononcer de semblables paroles ?..

RALPH, à part.

Au diable le bavard !

BALTHAZARD.

Vous osez... mais non, j'ai mal entendu... vous ne répéteriez pas...

RALPH.

Je vous dis que je ne veux plus d'étranger chez moi.

THÉRÈSE.

Chez vous !.. mais je suis chez moi ; cet appartement est le mien aussi : (Montrant la gauche.) Ici, chez moi... (Montrant la droite.) Là, chez vous... et à chacun sa porte de sortie. Quant à cette chambre, elle nous est commune... et précisément parce qu'il vous plaît que je sorte, il me plaît, à moi, de rester, et je reste.

RALPH, exaspéré.

Oh ! cette femme me fera perdre patience !..

BERTHE.

Ma mère, ne l'irritez pas... M. Balthazard, calmez-le !..

BALTHAZAR.

Que je le calme, Madame !.. que je le calme !.. mais il faudrait dabord me calmer moi-même... M. Ralph, je vous renie pour mon ami... je vous déclare...

RALPH.

Allez au diable !

BALTHAZARD.

M. Ralph, je vous ordonne...

RALPH.

Je vous ordonne de me laisser tranquille !

THÉRÈSE.

Il n'obéirait pas au bon Dieu.

BALTHAZARD.

Il m'obéira, Madame, il m'obéira... je vais lui parler. M. Ralph, deux mots encore... ce sont les derniers... (Bas.) Nous sommes perdus.

RALPH.

Hein ?.. que dites-vous ?

BALTHAZARD.

Je dis, Monsieur, que votre conduite avec votre belle-mère est de la plus haute immoralité ; je dis que vous allez lui demander pardon, ou je ne vous reverrai de ma vie ; je dis que j'étais venu pour vous parler de choses qui vous intéressent, mais que, si vous ne faites des excuses à ces dames, je ne veux plus rien avoir de commun avec vous.

RALPH.

Mais, qu'avez-vous à me dire ?

BALTHAZARD.

J'attends que vous ayez mérité le pardon de votre belle-mère.

THÉRÈSE, rechignant.

Mon pardon ?..

BERTHE.

Ma mère, vous ne refuserez pas...

BALTHAZARD.

Madame en a le droit... mais j'entends que mon ami le réclame lui-même.

BERTHE, bas.

M. Balthazard, n'exigez pas trop... il est plus calme.

BALTHAZARD, insistant.

Il demandera pardon, par ma voix... N'est-ce pas, Ralph, que vous êtes fâché ?

RALPH, avec impatience.

Eh ! certainement !

BALTHAZARD.

Très bien! il fait le premier pas... il supplie sa belle-mère de vouloir bien rester.

THÉRÈSE.

Non, non, merci... Maintenant qu'il n'a plus la prétention de me mettre à la porte, j'ai affaire dehors.

BERTHE.

Oui, ma mère, oui... nous allions sortir... Vous voulez bien, Ralph, que j'accompagne ma mère?.. cet ouvrage à reporter...

RALPH.

C'est bien, c'est bien... bonjour.

BERTHE.

Vous aurez l'œil sur notre enfant, n'est-ce pas? hier, il a été malade.

RALPH.

Oui, oui.

BALTHAZARD.

Malade?.. ce cher petit est malade?

BERTHE.

Il va mieux, M. Balthazard... ce n'était rien.

BALTHAZARD.

Le ciel en soit loué! nous veillerons sur lui, Madame... Je ne pardonnerais jamais à mon ami d'être mauvais père.

BERTHE.

Merci, M. Balthazard, merci de votre bonne visite.

BALTHAZARD, la saluant.

Il n'y a pas de quoi, Madame.

(Elle sort. Thérèse est sortie la première.)

SCÈNE V.

BALTHAZARD, RALPH.

BALTHAZARD, à haute voix, tout en descendant la scène.

Bonne femme! excellente femme!.. le modèle des épouses!.. et sa digne mère, quel cœur d'or! Ah! Ralph, mon cher ami, vous êtes bien coupable...

RALPH, qui est remonté jusqu'à la porte, après le départ des deux femmes, et s'est assuré qu'elles sont bien parties.

Tais-toi donc, vieux coquin, elles ne peuvent plus nous entendre.

BALTHAZARD.

En es-tu sûr?

RALPH.

Oui, explique-toi.

BALTHAZARD.

Un moment. Nous sommes seuls, donne-moi d'abord un verre de rhum; j'ai beau venir de la taverne, ces diables de liqueurs fortes, plus on en boit, plus on en veut boire.

RALPH, lui posant une bouteille sur la table.

Tiens; et maintenant...

BALTHAZARD, se versant à boire.

Maintenant, tu ne me refuseras pas un petit compliment sur mon talent à me contrefaire? Comme j'ai pris avec ta femme, hein! Au fait, le moyen de ne pas accorder sa confiance à une figure comme la mienne... à des cheveux gris comme les miens! Cela prouve, mon cher...

RALPH, impatienté.

Cela prouve que rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un fripon; comme rien ne ressemble plus à un imbécille qu'un bavard... Que me disais-tu tout à l'heure?

BALTHAZARD.

Ce que je ne suis pas fâché de pouvoir te répéter, à présent, avec un peu plus de calme: nous sommes perdus.

RALPH.

Comment!

BALTHAZARD.

Nos fausses lettres de change...

RALPH.

L'échéance n'est que dans un mois.

BALTHAZARD.

Oui, mais on a soupçonné le faux, on en est aux informations... ce matin, on est venu chez moi.

RALPH.

Qu'as-tu dit?

BALTHAZARD.

J'ai battu la breloque et fait de beaux discours... mais j'ai bien vu qu'on n'était pas dupe; nous avons affaire à un vieux malin qui ne va pas s'endormir, et si nous ne remboursons pas à l'avance...

RALPH.

Impossible... trois mille florins!

BALTHAZARD.

C'est bien pour ça que je t'ai dit: nous sommes perdus.

RALPH.

Tu n'as rien fait cette nuit?

BALTHAZARD.

Si, j'ai trouvé moyen de perdre vingt ducats.

RALPH.

Vingt ducats?

BALTHAZARD.

Sur parole. Et toi?

RALPH.

Ma signature ne vaut pas un escalin.

BALTHAZARD.

Eh ben! nous voilà propres! pas d'argent...

RALPH.

Pas de crédit!

BALTHAZARD.

Abîmés de dettes...

RALPH.

Perdus de réputation...

BALTHAZARD.

Il ne nous manquerait plus que d'être condamnés comme faussaires.

RALPH.

Le moyen de l'éviter?

BALTHAZARD.

Un seul... ne pas attendre la condamnation... partir.

RALPH.

Partir... est-ce possible! Où veux-tu aller?

BALTHAZARD.

Partout.

RALPH.

C'est-à-dire nulle part. La belle affaire! partir sans argent... se sauver ici de la gêne, pour trouver là-bas la misère.

BALTHAZARD, gravement.

Mais, mon cher ami, vous oubliez la honte... et la prison.

RALPH.

Eh! mille diables! je n'oublie ni l'une ni l'autre... et si j'avais devant moi une petite somme, je dirais : Bonsoir la compagnie, le monde est grand, ici nous sommes connus, allons chercher ailleurs et la fortune et la joyeuse vie qu'il nous faut !

BALTHAZARD.

Adopté! Eh bien! mon cher ami, nous partirons... peut-être aujourd'hui; écoute-moi : Tu as vu, plusieurs fois, à la taverne de l'*Aigle-Noir*, notre résidence ordinaire, ce vieux Monsieur, ce voyageur que personne ne connait ?

RALPH.

J'ai joué avec lui... et presque toujours je lui ai gagné son argent.

BALTHAZARD.

En trichant un peu.

RALPH.

Oui, le moyen ingénieux que tu m'as enseigné, cher professeur.

BALTHAZARD.

Je crois que le voyageur n'etait pas ta dupe... mais il n'était pas fâché de se faire bien venir de toi; ça rentrait dans ses projets.

RALPH.

Ses projets?.. Attends donc... je me rappelle à présent... Hier, j'ai pensé l'envoyer à tous les diables, parce qu'il m'accablait de questions sur mes affaires, mes dettes... sur ma femme et sur mon fils.

BALTHAZARD.

Ton fils... précisément. C'est ton fils surtout qui l'intéresse.

RALPH.

Un enfant de trois ans.

BALTHAZARD.

C'est justement l'âge qui lui convient.

RALPH.

Je ne puis te comprendre.

BALTHAZARD.

Et moi, je n'ai ni le temps ni la permission de t'en dire davantage. Il faut auparavant que je revoie mon inconnu; et pour cela, pas une minute à perdre, car il doit quitter Francfort aujourd'hui même, et ne le fera pas sans m'avoir revu.

RALPH.

Mais...

BALTHAZARD.

Tout ce que je puis te répéter, c'est qu'aujourd'hui même aussi, nous pourons partir... car aujourd'hui, je l'espère, nous aurons à nous une somme de dix mille florins !

RALPH.

Que dis-tu? dix mille...

BALTHAZARD.

Adieu... dans une heure, ici ou à la taverne, je t'expliquerai tout.

(Il sort très vivement, par le fond.)

SCÈNE VI.

RALPH, seul.

Est-il devenu fou? Quelle histoire me vient-il conter, où se trouvent mêlés mon fils et l'inconnu de la taverne? Il espère avoir aujourd'hui dix mille florins!.. Dix mille florins! quand on n'a pas en poche un kreutzer... La peur de la justice lui tourne la cervelle... (S'arrêtant.) A moins que cet inconnu ne soit un juif obligeant... et qu'un emprunt, si faible qu'il soit... car, enfin, avec un peu de chance, il ne faut pas grand'chose pour gagner beaucoup... et, cette nuit, quand j'ai tout perdu, oh! j'en suis sûr, j'étais au moment d'avoir la chance... C'est dans ces instans-là qu'avec dix florins on en aurait bien vite gagné dix mille... et alors !.. alors plus rien à craindre... ni la misère, ni la justice, ni les créanciers (Se souvenant.) Mais, à propos de créanciers... Berthe m'a dit qu'elle avait amassé de quoi payer le maître de cette maison... Oh! pour tenter la fortune cette somme serait plus que suffisante... Où la cache-t-elle?.. (Ouvrant le tiroir de la table.) Ici? (Après avoir cherché.) Non, (Fouillant dans une corbeille.) Là? Rien...! Mais où donc? Ce n'est pas dans ce secrétaire... sa mère seule en a l'usage... (Par inspiration.) Raison de plus !.. et pour mieux me la dérober, c'est là... oui, c'est dans ce meuble qu'elle cache cet argent. (Il a tiré de sa poche un poignard et s'en sert pour forcer la serrure.) Oh! je l'aurai... je le veux! car je ne sais quelle voix me crie que cet argent, c'est la fortune!.. (Ouvrant un tiroir.) Que vois-je? de l'or! des billets sur la banque!.. D'où vient cette richesse? On me la cachait... Oh! c'est mon bon génie qui m'a inspiré de briser ce meuble... Oui, si le sort me seconde, aujourd'hui, grace à cet or, je suis riche à jamais!.. Partons... (Écoutant à la porte du fond.) On vient... C'est Berthe, sans doute... Évitons sa présence... Par le petit escalier. (Il sort par la chambre à gauche.)

(En même temps que Ralph disparaît on entend frapper à la porte du fond, que l'on pousse presque aussitôt. Entrent Balthazard et l'Inconnu.)

SCÈNE VII.

BALTHAZARD, L'INCONNU.

BALTHAZARD.

Entrez donc, Monsieur... (A part.) Je ne sais jamais de quel nom l'appeler. (Haut.) Entrez donc. Je suis enchanté de vous avoir rencontré à dix pas de la maison. J'ai parlé de votre affaire à M. Ralph; il est parfaitement disposé... seulement, comme on ne peut rien terminer avant que vous ayez vu... (Appelant à gauche.) Mon ami... mon cher ami... (Regardant à la porte.) Tiens! personne!.. (Allant à droite.) Ici donc?.. (Regardant.) Pas davantage. Il vient de sortir. Du reste, vous pouvez remplir à moitié le but de votre visite... L'enfant est là.

L'INCONNU.

Là?

BALTHAZARD.

Si vous voulez faire sa connaissance...

L'INCONNU.

Volontiers. (Il entre à droite.)

BALTHAZARD, resté près de la porte.

Oh! vous allez voir un enfant superbe. Tenez, il s'éveille... (Descendant en scène et s'asseyant près

de la table où il écrit quelques lignes.) Décidément, ça me parait une affaire faite; un mot à Ralph pour le mettre au courant, dans le cas où il rentrerait pendant que nous allons le chercher. (A l'Inconnu qui rentre.) Eh bien! vous êtes content?

L'INCONNU.

Oui.

BALTHAZARD.

C'est bien ce qu'il vous faut?

L'INCONNU.

Parfaitement.

BALTHAZARD.

Vous connaissez le père... c'est un service que vous rendez à l'enfant.

L'INCONNU.

C'est son bonheur.

BALTHAZARD.

La famille est pauvre, et vous offrez toujours?..

L'INCONNU.

Dix mille florins comptant.

BALTHAZARD, qui a fini d'écrire et de plier sa lettre, se levant.

C'est parfait. Allons trouver le père... il doit être à la taverne. (Entre du fond Thérèse.) Ah diable! la grand'maman!.. ça n'est pas tout-à-fait la même chose.

SCENE VIII.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, à part.

Encore cet homme ici!

BALTHAZARD, bas à l'Inconnu.

Ne me démentez pas... vous êtes médecin.

L'INCONNU, à part.

M'aurait-il deviné?

BALTHAZARD, haut.

Eh bien! excellente Mme Thérèse, le même motif qui m'a ramené vous ramène aussi, l'inquiétude...

THÉRÈSE.

L'inquiétude?

BALTHAZARD.

Mais calmez-vous, il n'y a pas le moindre danger. En vous quittant, ce matin, j'étais moi-même tout soucieux d'avoir entendu dire à madame Berthe que ce pauvre petit Georges avait été malade hier.

THÉRÈSE.

Eh bien?

BALTHAZARD.

Eh bien! en sortant d'ici, j'ai couru tout droit chez mon docteur, que je vous présente.

THÉRÈSE, saluant l'inconnu.

Ah! Monsieur est médecin?

BALTHAZARD.

Médecin célèbre... et de plus, mon ami; je l'ai amené, et maintenant qu'il a vu le petit bonhomme... car il a vu le petit bonhomme, je suis tranquille.

THÉRÈSE.

Ainsi, l'avis de Monsieur le docteur...

BALTHAZARD.

Est tout-à-fait rassurant. (Bas à l'Inconnu.) Allons, ayez un avis, comme si vous y entendiez quelque chose.

L'INCONNU.

L'enfant a éprouvé une de ces légères indispositions si fréquentes à cet âge. La première moitié de la nuit a pu être encore agitée, mais toute la matinée doit avoir été parfaitement calme. A l'heure qu'il est, il ne reste plus trace de ce léger malaise. Je me retire, Madame.

BALTHAZARD.

Madame, nous avons l'honneur... (Bas à l'Inconnu.) Peste! comme vous vous tirez d'une consultation!.. on dirait que vous n'avez fait que ça toute votre vie.

(Tous deux sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, puis BERTHE.

THÉRÈSE, seule.

Me suis-je trompée sur le compte de ce M. Balthazard?.. ce matin, sa sévérité avec Ralph... et puis cette sollicitude pour mon petit-fils... tout cela est d'un cœur honnête. Je m'y perds!

BERTHE, entrant par la chambre à gauche.

Ah! ma mère, c'est vous... vous êtes seule?

THÉRÈSE.

Seule.

BERTHE.

Ralph n'est pas ici?.. ah! tant mieux! je suis rentrée par votre escalier, pour ne pas le voir, lui... pour ne voir personne!

THÉRÈSE.

Qu'as-tu?.. pourquoi ce désordre?..

BERTHE.

Si vous saviez, mère, quelle horrible découverte! oh! l'on ne meurt pas de douleur et de honte!

THÉRÈSE.

Explique-toi.

BERTHE.

J'arrive de chez M. Durmer, ce riche commerçant qui m'achète le produit de mes veilles. On ne m'y connaît que comme une pauvre et honnête femme, vivant de son travail. J'entre... le magasin était encombré de monde; je reste à l'écart, attendant qu'on puisse s'occuper de moi. Pendant ce temps, on causait presqu'à voix haute: des noms bien connus viennent frapper mon oreille... celui de mon mari, de son ami M. Balthazard.

THÉRÈSE.

Et que disait-on de ce Balthazard?

BERTHE.

Oh! vous aviez raison, ma mère, c'est un misérable, connu dans tout Francfort pour un homme sans honneur!.. c'est lui qui a perdu Ralph!

THÉRÈSE.

Enfin que disait-on?

BERTHE.

Ce qu'on disait?.. oh! à vous seule, mère, j'oserai le répéter!.. le maître de la maison, entouré de deux ou trois personnes, tenait en main plusieurs papiers qu'il examinait... un commis venait de rentrer et disait: « J'ai été aux renseignemens, les billets sont faux!.. »

THÉRÈSE.

Faux!

BERTHE.

Oh! vous dire ce que j'ai éprouvé à cette parole!.. j'ai cru que j'allais mourir!.. « Il faut prévenir les magistrats, a dit M. Durmer, allez. » A ces mots, je m'élance... je tombe aux pieds du marchand : « Arrêtez, Monsieur, arrêtez!.. je suis la femme d'un de ces malheureux... ne le perdez pas!.. une heure seulement, je ne vous demande qu'une heure de répit, et ces billets seront payés! »

THÉRÈSE.

Mais comment?

BERTHE.

Ah! ma mère, ma bonne mère... en vous est mon espoir... vous avez de l'argent!

THÉRÈSE.

Je n'en ai plus, il est à ton fils.

BERTHE.

Oh! donnez-le, donnez-le pour sauver le père!

THÉRÈSE.

Perdre l'avenir de ton enfant... pour un homme qui tôt ou tard finira par l'infamie?

BERTHE.

L'infamie! mais c'est d'abord là ce qu'il faut épargner à mon fils; après, nous le sauverons de la misère; eh! mon Dieu! jusqu'à ce jour, le travail de sa mère a su l'en préserver; plus tard, son propre travail y suffira. Mais si une fois le déshonneur avait flétri son nom, qui pourrait l'effacer?

THÉRÈSE.

Mais le pauvre enfant...

BERTHE.

Mère, croyez-moi, si le pauvre enfant pouvait en ce moment nous écouter et nous entendre, il vous dirait: « Gardez votre or, ou donnez-le pour sauver l'honneur de mon père, qui est aussi mon honneur, à moi! »

THÉRÈSE.

Tu le veux, Berthe... (Allant au secrétaire.) Puisses-tu ne jamais me reprocher ma faiblesse! (Ouvrant le secrétaire qu'elle trouve forcé.) Que vois-je!.., la serrure est brisée... (Fouillant.) Ah! volé! on a volé cet or!..

BERTHE, courant à elle.

Volé!

THÉRÈSE.

Vois... rien, plus rien!.. mais qui donc? quel est l'infâme?

RALPH, qui dans ce moment, rentre par la porte du fond, et se trouve face à face avec les deux femmes placées devant le meuble ouvert, s'arrête dans le plus grand désordre, le visage pâle, l'œil hagard, etc.

Ciel!

BERTHE, le regardant et voyant sa terreur.

Ah! voyez, ma mère, voyez... c'est lui!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, RALPH.

THÉRÈSE, marchant à Ralph, lui dit avec une colère concentrée et à voix basse.

Encore toi, misérable!.. toujours toi!.. c'est toi qui as pris cet or?

RALPH, sourdement.

C'est moi.

THÉRÈSE.

Où est-il?.. réponds, où est-il?

RALPH, de même.

Perdu.

THÉRÈSE.

Il a joué!.. joué le patrimoine de son enfant qu'il avait volé!..

BERTHE, avec désespoir.

O mon Dieu! mon Dieu!.. que faire? quelle ressource? qu'allons-nous devenir?

RALPH.

Allons, pas de criailleries... oui, j'ai pris cet argent et je l'ai joué, parce que j'en espérais une fortune, je l'ai perdu, parce que la chance m'a été contraire... tout comme elle aurait pu m'être favorable. Et maintenant, quand vous pleurerez... quand vous me maudirez... vous ne changerez rien à ce qui est. Laissez-moi donc tranquille et seul, si vous n'avez pas d'autre secours à m'offrir, vous, que vos larmes (A Thérèse.), vous, que vos sermons dont je vous dispense.

THÉRÈSE.

Mais tu as fait des faux!

RALPH.

Je le sais bien.

BERTHE.

Et l'on va venir vous arrêter.

RALPH.

Déjà?

BERTHE.

Oh! fuyez, je vous en conjure, il en est temps encore... ma mère, obtenez qu'il fuie!..

THÉRÈSE.

Moi! que je fasse un pas, que je dise un mot dans l'intérêt de ce damné?.. ah! tu me ferais perdre l'esprit!.. qu'il soit arrêté, emprisonné, pendu, lui, son M. Balthazard et toute sa séquelle... je m'en lave les mains, et n'en veux plus entendre parler!

(Elle rentre furieuse chez elle.)

RALPH.

Merci, ma belle-mère.

BERTHE.

Monsieur, Monsieur, les instans s'écoulent... on m'avait accordé une heure, l'heure est passée! encore une fois, fuyez!.. je ne vous fais pas de reproches, je cours chez M. Durmer, je le supplierai encore, j'obtiendrai peut-être un nouveau délai... mais profitez-en pour fuir, pour vous dérober au déshonneur qui vous menace, et à la prison que vous pouvez encore éviter!

(Elle sort en courant par le fond.)

SCÈNE XI.

RALPH, seul.

Eviter la prison... rien de mieux; fuir... je le veux bien. Tout ce qui m'entoure ici est las de moi, je suis las, moi, de tout ce qui m'entoure. Mais partir seul, sans ressource, la bourse vide. (Regardant sur la table.) Quelle est cette lettre? (Il la prend.) L'écriture de Balthazard... il est donc venu pendant mon absence? (Ouvrant la lettre.) Que me veut-il? son rêve de ce matin est-il devenu une réalité?.. que vois-je!.. Dix mille florins!.. à la condition... et l'enfant serait heureux. (Amèrement.) Parbleu! quel sort ne vau_

drait pas mieux pour lui que le bonheur de m'avoir pour père? mais il est vrai...

SCENE XII.

RALPH, BALTHAZARD.

BALTHAZARD, paraissant à la porte à droite, celle de la chambre où est l'enfant.

Eh bien?..

RALPH, se retournant.

Toi ici!

BALTHAZARD.

Et notre homme avec moi.

RALPH.

Où donc?

BALTHAZARD.

Là! (Il montre la chambre de l'enfant.)

RALPH.

Mais enfin, cet homme, quel est-il?

BALTHAZARD.

Eh! le sais-je! c'est un homme qui, dans dix minutes, veut avoir quitté Francfort en emportant un enfant, et qui donne pour cela dix mille florins, sa voiture est en bas.

RALPH.

Et lui?

BALTHAZARD.

Voici son portefeuille.

RALPH.

Donne.

BALTHAZARD, lui donnant le portefeuille.

Il peut partir!

(Il court à la chambre à droite, tandis que Thérèse, qui est sortie de la chambre à gauche, s'avance en s'écriant.)

THÉRÈSE.

Qu'ai-je entendu! partir!

RALPH, courant à elle.

Silence!

THÉRÈSE.

Vendre ton fils!

RALPH.

Taisez-vous, femme, taisez-vous!

THÉRÈSE.

Ah! tu n'étoufferas pas mes cris. Arrêtez!

RALPH, la saisissant violemment.

Encore une fois, silence!

(Il la fait entrer dans un cabinet à droite sur le premier plan, dont il ferme la porte. En même temps on entend le bruit de la voiture qui s'éloigne.)

BALTHAZARD, reparaissant.

Partis!.. eh bien! que fais-tu là?

BERTHE, au fond dans la coulisse.

Ralph, sauve-toi!

BALTHAZARD, courant à la fenêtre.

Les soldats!

RALPH, qui a écouté.

C'est la voix de ma femme!.. oh! partons... partons!

(Tous deux s'échappent par la chambre à gauche.)

SCENE XIII.

THÉRÈSE, BERTHE.

BERTHE, entrant du fond.

Les soldats! les soldats! Ralph, sauve-toi!

(Thérèse frappe avec violence la porte du cabinet de droite où elle est enfermée, et crie:) Ma fille! ma fille! (Berthe va lui ouvrir.) Sauve ton fils!..

BERTHE.

Mon fils?..

(Elle court à la chambre à droite où elle entre. Pendant ce temps, un officier de police et des soldats entrent du fond.)

L'OFFICIER.

Emparez-vous de toutes les issues.

(Pendant que l'ordre s'exécute, on entend à droite un grand cri.)

BERTHE.

Mon enfant! où est mon enfant?.. laissez-moi courir. (Les soldats placés aux portes lui barrent le passage.) Ma mère, répondez, ma mère... qu'est devenu mon fils?..

THÉRÈSE.

Vendu... par son père!

(Berthe pousse un cri de douleur et tombe évanouie dans les bras de Thérèse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une forêt. Au fond, les ruines d'une ancienne abbaye; vaste galerie à jour, à laquelle on arrive par un escalier dont les marches commencent à s'écroûler. Sous cet escalier, l'entrée des anciens souterrains du couvent, masquée par des quartiers de rochers et des broussailles.

SCÈNE I.

SCHWARTZ, GERTRUDE, MAX et PÉTERS.

(On entend le son du cor, à quelque distance.)

SCHWARTZ.

Entends-tu, femme?

GERTRUDE.

Oui, la chasse se rapproche.

SCHWARTZ.

Et le jour baisse... Monseigneur et ses amis ne tarderont pas à rentrer au château; mais auparavant, peut-être, ils se reposeront ici quelques instans. (A ses deux garçons.) Attention, vous autres, que tout suit prêt.

MAX.

Soyez tranquille, maître Schwartz.

PÉTERS.

On les recevra bien.

GERTRUDE.

Bonne aubaine pour nous! M. le comte de Walstein est si généreux!

SCHWARTZ.

A qui le dis-tu? Je le connais bien, moi qui suis à ses gages, et à qui il a permis de tenir une auberge à mon profit au milieu de cette foret.

GERTRUDE.

C'est vrai; aubergiste et garde-chasse... deux excellens métiers!

PÉTERS.

Sans parler du troisième.

MAX.

Qui vaut bien les deux autres.

GERTRUDE.

Voulez-vous bien vous taire, bavards!

SCHWARTZ.

N'aie pas peur, femme... nous sommes entre amis; et à propos d'amis, qu'est-ce que deviennent les autres? Voilà quinze jours entiers qu'ils ne sont sortis de leur retraite.

PÉTERS.

Il paraît que c'est l'ordre du chef.

SCHWARTZ.

C'est égal, quinze jours sans voir le soleil, et sans humer le grand air, c'est diablement long, et je plains ceux que le capitaine retient dans le souterrain.

GERTRUDE, qui écoute avec inquiétude.

Encore une fois, veux-tu tenir ta chienne de langue!.. parler ainsi tout haut d'un capitaine que tant de gens voudraient voir pendu, d'un souterrain que tout le monde croit avoir été détruit!

SCHWARTZ.

Mais je répète qu'il n'y a pas de danger.

(Coups de feu dans l'éloignement.)

GERTRUDE.

Silence!

SCHWARTZ.

C'est la chasse!

PÉTERS.

Avec votre permission, maître Schwartz, ce sont là des coups de pistolet.

SCHWARTZ.

Tu crois?

GERTRUDE, écoutant toujours.

On accourt de ce côté.

SCHWARTZ, regardant.

C'est mon polisson de fils!

TOUS.

Léopold!

SCHWARTZ.

Seul, dehors... quand tous ses camarades... Comment se fait-il?..

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

GERTRUDE.

D'où viens-tu?

LÉOPOLD.

J'vous conterai ça, mère... plus tard; n'y a pas le temps de jabotter.

SCHWARTZ.

Tu n'étais donc pas avec les camarades?

LÉOPOLD.

Ça me fait c't effet-là... et c'est comme ça, depuis quinze jours.

SCHWARTZ.

Quinze jours!

LÉOPOLD.

Et autant de nuits, si vous voulez bien me le permettre. Tout ce temps-là, les camarades l'ont passé sous terre, moi je l'ai passé dessus; j'avais pour matelas des petits cailloux, et pour ciel de lit la lune et les étoiles. Ça m'allait du reste parfaitement, attendu qu'il m'était défendu de dormir autrement qu'un œil fermé et l'autre ouvert... chacun son tour.

GERTRUDE.

Défendu?

LÉOPOLD.

Par le Capitaine, qui m'avait mis en sentinelle à cent pas d'ici, à la Roche brune.

SCHWARTZ.

En sentinelle! pourquoi?

LÉOPOLD.

Ah! ça... c'est plus long que je n'en sais... mais tout à l'heure, vous avez entendu?..

SCHWARTZ.

Des coups de feu, oui... qu'est-ce que c'était?

LÉOPOLD.

Ça m' fait l'effet d'être encore une balourdise de notre vieux Muller... Gare à lui! le capitaine va grincer des dents. En attendant, mère,

apprêtez-vous à recevoir la fille du comte de Walstein.

GERTRUDE.

Mlle Christine?

LÉOPOLD.

Et puis cette femme qui lui sert de gouvernante, celle que vous appelez.... aidez-moi donc!

SCHWARTZ.

Mme Berthe?

LÉOPOLD.

Oui, c'est cela... Mme Berthe. Toutes les deux, éloignées du reste de la chasse, s'étaient égarées, perdues dans la forêt... tout-à-coup, à vingt pas d'ici, elles ont été surprises, entourées par... (Nouveaux coups de feu.)

TOUS.

Encore!..

(Mouvement parmi tous les personnages sur le devant du théâtre. Le garde-chasse arme son fusil, et remonte la scène. Ses deux garçons en font autant. Un jeune homme, en uniforme d'officier de hussards, paraît sur la galerie du fond, portant dans ses bras une jeune fille évanouie: c'est Christine; près d'elle, Berthe sa gouvernante.)

LÉOPOLD.

Je retourne à mon poste. (Il s'esquive.)

SCHWARTZ.

Ah! cet officier est venu à leur secours!

PÉTERS.

Ses soldats doivent être à peu de distance...

SCHWARTZ.

C'est bon, c'est bon... Jusqu'à présent, ça n'est pas effrayant. Femme, débarrasse-moi de ce fusil, et donne bien vite des secours à cette jeune fille.

(Frédérick, Christine et Berthe, ont descendu la scène; on s'empresse autour de la jeune fille, toujours évanouie.)

SCÈNE III.

SCHWARTZ, GERTRUDE, FRÉDÉRICK, BERTHE, CHRISTINE, LES DEUX GARÇONS D'AUBERGE.

BERTHE.

Ah! sauvez-la, sauvez-la... c'est moi, malheureuse, c'est moi qui aurai causé sa perte.

FRÉDÉRICK.

Rassurez-vous, Madame... Voyez, elle revient à elle... elle est sauvée!

CHRISTINE, rouvrant les yeux.

Berthe!.. ah! je te revois, ma bonne amie... et c'est vous, M. Frédérick, vous qui m'avez arrachée des mains de ces misérables!.. (En se retournant, elle voit les deux garçons d'auberge qui tiennent encore leur fusil.) Ah! encore!..

SCHWARTZ.

N'ayez pas peur, Mademoiselle; ce sont mes garçons d'auberge... Quand on loge comme nous, au cœur d'une forêt, éloignée de toute habitation, il faut bien qu'on soit toujours armé... et tout à l'heure, ces coups de feu...

GERTRUDE.

Vous avez été attaquées, Mesdames?

BERTHE.

Par trois misérables, non loin de ces ruines.

SCHWARTZ.

Chez moi, ces dames n'ont rien à craindre: M. le Comte ne peut tarder à se rendre ici; mes garçons vont le prévenir de ce qui vient d'arriver. (Bas à Max.) Par l'entrée du vieux chêne, va tout raconter au Capitaine. (Haut.) Mesdames, et vous, M. le Colonel, nous vous laissons: Si vous avez besoin de quelque chose, la maison entière est à vos ordres.

(Max et Péters s'éloignent par la forêt. Schwartz et Gertrude rentrent dans la maison. Quelques hussards de la suite de Frédérick commencent à paraître de différens côtés.)

SCÈNE IV.

BERTHE, CHRISTINE, FRÉDÉRICK.

FRÉDÉRICK.

Allons, ne tremblez plus, aucun danger... vous êtes chez des amis... C'est ici le rendez-vous de chasse. Bientôt, Mademoiselle, je vous remettrai dans les bras de votre père. (Apercevant ses soldats qui s'approchent de lui, comme pour lui demander ses ordres.) Et tenez, l'escorte que j'avais gardée près de moi, vient de nous rejoindre... vous voyez que vous êtes en sûreté. (Aux soldats.) Eh bien! mes braves, et le troisième de ces bandits, vous ne l'amenez pas?

UN HUSSARD.

Ma foi, Colonel, il est parvenu à nous échapper.

FRÉDÉRICK.

Cependant, vous avez fait feu sur lui?

LE HUSSARD.

C'est-à-dire que je suis sûr de lui avoir envoyé la charge de mon pistolet en pleine poitrine.

FRÉDÉRICK.

Eh bien?

LE HUSSARD.

Eh bien! le gredin a encore trouvé la force de faire plus de vingt pas, et de disparaître dans un taillis si noir et si épais, que l'œil du diable n'y aurait rien vu.

FRÉDÉRICK.

Enfin, aucun de vous n'est blessé?

LE HUSSARD.

Aucun. (Indiquant la main de Frédérick, enveloppée d'un mouchoir.) Mais vous, Colonel...

FRÉDÉRICK, indiquant la maison.

Allez vous rafraîchir.

(Les soldats entrent dans la maison.)

CHRISTINE, vivement.

Quoi! Monsieur, vous êtes blessé?..

BERTHE.

En effet... et jusqu'à présent, je n'avais pas vu...

FRÉDÉRICK.

Ce n'est rien... un de ces bandits, en fuyant, lorsque j'eus renversé et frappé à mort ses deux camarades, se retourna vers moi, et me coucha en joue... mais la balle n'a fait qu'effleurer ma main... Ce n'est rien, vous dis-je; à ce prix ne suis-je pas trop heureux de vous avoir sauvée?.. Jusqu'à ce jour, Mademoiselle, le hasard seul m'a fait vous rencontrer; vous étiez venue

passer un mois à Munich, pour assister aux fêtes brillantes qui célébrèrent l'avènement du nouvel électeur; je vous vis à tous les bals de la cour... mais voilà trois mois bientôt... oui, trois mois tout entiers qu'un destin cruel, m'éloignant de Munich, et vous rappelant, vous, au château de Walstein, m'avait privé du plaisir de vous revoir... cette occasion que j'appelais de tous mes vœux, je la trouve enfin!.. en remplissant ici mon devoir, il m'est permis de vous être utile, et Dieu m'est témoin que dans cette espérance, j'aurais donné mille fois ma vie.

CHRISTINE.

M. Frédérick... ah! croyez bien que ma reconnaissance...

FRÉDÉRICK.

Non, Mademoiselle... un ami ne remercie point son ami d'avoir pu le sauver d'un péril, ou lui épargner un chagrin... Ne me parlez donc plus de reconnaissance, ce sera me prouver que vous me gardez un peu d'affection...

CHRISTINE, avec élan.

Oh! je vous le promets!.. (S'arrêtant, et cherchant à changer la conversation.) A quoi pense donc ma bonne amie?..

FRÉDÉRICK.

Est-ce que Mlle Berthe s'accuserait encore, comme elle le faisait tout à l'heure, du danger qui a menacé vos jours?

CHRISTINE.

Tu t'accusais, en vérité?.. Je suis curieuse de savoir comment tu te trouves la complice de ces brigands.

BERTHE.

N'est-ce pas en m'écoutant, en prenant part à toutes mes infortunes, en pleurant avec moi, que vous vous êtes séparée de votre père et de sa suite?

CHRISTINE.

C'est vrai, je pleurais, je me le rappelle... Aussi, tu reviens toujours à ces cruels souvenirs qui te font tant de peine... et à moi aussi; car je t'aime, vois-tu, Berthe, je t'aime ainsi qu'autrefois j'aimais ma mère!

BERTHE, avec douleur.

Sa mère!

CHRISTINE.

Il est vrai que, par tes soins et ta tendresse, tu la remplaces près de moi.

BERTHE.

Oui, la comtesse de Walstein m'accueillit autrefois pauvre et manquant de tout, et lorsqu'à son lit de mort elle me confia sa petite Christine, je promis de veiller sur vous, comme j'aurais veillé sur mon enfant, mon pauvre enfant que je ne dois jamais revoir!..

(Elle s'assied en pleurant.)

CHRISTINE.

Allons, voilà qu'en cherchant à te consoler, je t'afflige davantage. (Bas à Frédérick.) C'est que, voyez-vous, Monsieur, c'est aujourd'hui, pour la malheureuse Berthe, un bien fatal anniversaire : il y a dix-huit ans, sa mère est morte à ses côtés, le jour même où l'on venait de lui enlever son fils... et depuis, il est perdu pour elle... perdu pour toujours, sans doute.

FRÉDÉRICK, bas, regardant Berthe avec compassion.

Pauvre femme! toutes les fois que je l'ai vue auprès de vous, j'ai remarqué son affliction profonde et la pâleur de son visage... je m'intéressais à elle sans la connaître... C'était peut-être Mademoiselle, parce que je voyais que vous l'aimiez beaucoup.

PÉTERS, en dehors.

Par ici, par ici, Monseigneur!

CHRISTINE.

Ah! mon père!..

(Entrée du comte de Walstein, de ses compagnons de chasse et de ses piqueurs.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE DE WALSTEIN et sa suite, SCHWARTZ, GERTRUDE, PÉTERS.

LE COMTE.

Christine, mon enfant... Péters m'a dit quel danger tu viens de courir... et tout mon cœur a frémi... Je te revois enfin, je te revois!.. Mais lui, lui! ton libérateur, où est-il donc? (Berthe et Christine montrent Frédérick au comte de Walstein; et tous les deux se saluent.) Monsieur, votre main, votre main, je vous en conjure... et que je sache enfin à qui je dois d'embrasser ma fille...

FRÉDÉRICK.

M. le Comte, il y a trois mois, j'étais capitaine dans la garde de l'Électeur, quand un devoir rigoureux me força de m'absenter de la cour; c'est seulement à mon retour que je reçus de mon souverain, avec le grade de colonel, la mission de purger cette contrée des brigands qui, dit-on, la désolent. Depuis huit jours, j'ai parcouru le pays à vingt lieues à la ronde, j'ai fouillé cette forêt dans ses plus sombres retraites, tout cela, sans rien découvrir. Les ruines de cette antique abbaye de Saint-Norbert, voisines de votre château, n'ont pas échappé à mes investigations...

LE COMTE.

Oh! l'on a dû vous dire, M. le Colonel, que les souterrains de l'abbaye, à moitié détruits par le temps, sont devenus de plus en plus impénétrables par la précaution que j'ai prise d'en faire murer l'entrée... tenez, elle se trouvait de ce côté. (Il indique le dessous de l'escalier du fond.) Et des éboulemens de terre et de rochers ont encore ajouté un nouvel obstacle par-dessus le mur que j'ai fait élever, et qu'ils ne laissent même plus apercevoir.

FRÉDÉRICK.

Aussi, las de me livrer à d'inutiles recherches, convaincu que les bandits ont trouvé dans une autre partie de l'Allemagne un asile plus sûr; dès ce matin, j'ai fait reprendre à mon régiment la route de Munich. Moi-même, à la tombée du jour, je m'éloignais avec la faible escorte restée près de moi, quand des cris de femme ont frappé mon oreille, et le ciel a voulu que j'arrivasse à temps, pour rendre une fille à son père.

LE COMTE, lui serrant la main.

Mais, M. le Colonel, j'ignore encore le nom du libérateur de mon enfant.

FRÉDÉRICK.

On ne m'appelle à la cour que le colonel Frédérick... ma famille est noble et puissante... mais veuillez me dispenser pour quelque temps encore, de vous la faire connaître.

LE COMTE.

Je respecterai, Monsieur, le mystère dont vous voulez vous entourer; mais dès cet instant, je prie M. le colonel Frédérick de vouloir bien m'honorer souvent de sa visite... Demain, je donne une fête à laquelle je compte réunir tous mes amis... vous viendrez, n'est-ce pas?

FRÉDÉRICK.

M. le Comte... (A part.) Reçu au château de Walstein!.. ah! je ne l'avais pas espéré.

LE COMTE.

Vous, qui avez sauvé ma fille, vous serez témoin de son bonheur.

FRÉDÉRICK, cherchant à comprendre.

Son bonheur?

LE COMTE.

Vous assisterez à la fête de ses fiançailles.

FRÉDÉRICK, vivement.

Quoi! demain...

LE COMTE.

Demain, M. le Colonel, j'espère pouvoir vous présenter le futur époux de ma Christine.

FRÉDÉRICK, à part.

Son époux!

CHRISTINE.

Berthe, vois donc comme il paraît souffrir!

BERTHE, à part.

Mon Dieu! je ne me trompais pas... il l'aime.

FRÉDÉRICK, après un temps, se rapprochant du Comte.

M. le Comte, jusqu'au jour où j'aurai accompli la mission dont je suis chargé par Son Altesse, je me suis interdit de prendre part à aucun plaisir... Je ne pourrai donc pas assister à la fête que vous préparez... Mais je n'en aurai pas moins l'honneur de me présenter au château de Walstein, et si vous daignez m'accorder un instant d'entretien, vous saurez alors qui je suis, et vous apprécierez les motifs de mon silence...

LE COMTE.

Colonel, quoique je doive apprendre de vous, soyez assuré d'avance que le comte de Walstein est à jamais votre ami. A demain.

FRÉDÉRICK.

A demain.

(Pendant cette scène, les garçons d'auberge, ont fait rafraîchir dans le fond du théâtre, les gens de la suite du Comte. Ils reviennent se grouper autour des principaux personnages. Sortie du Comte, de sa fille, de Berthe, et des chasseurs par la droite. Frédérick et ses soldats s'éloignent par la gauche.)

SCÈNE VI.

SCHWARTZ, GERTRUDE, PÉTERS, puis un instant après, KARL, LUDOVIC, et un grand nombre de BANDITS.

(Moment d'attention des personnages qui restent; ils remontent le théâtre et regardent avec une sorte d'impatience, ceux qui s'éloignent.)

SCHWARTZ.

A merveille... Péters, suis le Colonel et ses hussards... va leur proposer de leur servir de guide.

PÉTERS.

Volontiers, maître, et comptez sur moi pour les mettre en bon chemin. (Il sort à gauche.)

SCHWARTZ.

Toi, Gertrude, de ce côté.

GERTRUDE.

C'est juste... je vais accompagner Monseigneur et ses amis, et m'assurer que tous rentrent au château.

(Elle sort par la droite. Ici une main écarte des branchages placés devant une crevasse de rocher. Une tête paraît, c'est celle de Ludovic.)

LUDOVIC.

Peut-on sortir enfin?

SCHWARTZ, vivement.

Pas encore!

KARL, paraissant.

Comment pas encore! mais le capitaine l'a permis.

SCHWARTZ.

C'est une imprudence.

LUDOVIC.

Allons donc, vieux capon!

SCHWARTZ.

Les hussards étaient encore ici, il y a deux minutes...

LUDOVIC.

Eh ben! qu'ils reviennent, on les recevra... J'aimerais mieux quant à moi, six semaines passées sous le feu des hussards, qu'une heure de plus dans le souterrain!.. En avant, la manivelle!

(On voit se déplacer, sans pouvoir se rendre compte des efforts extérieurs qui la font mouvoir, une énorme pierre jetée en travers de l'entrée du souterrain sous l'escalier; cette pierre mise de côté, laisse voir une ouverture pratiquée dans un mur à hauteur d'homme, et large de deux ou trois pieds; de là sortent d'autres bandits, qui peu à peu remplissent la scène; des sentinelles vont s'échelonner de distance en distance, dans les ruines. Tout ce mouvement s'exécute dans le plus grand silence. Tous ces hommes semblent craindre d'être surpris, écoutent et regardent au dehors, avec inquiétude.)

KARL.

Ah! l'on étouffe là-dedans!

LUDOVIC.

Enfermés depuis quinze jours!

KARL.

J'avais besoin de respirer le grand air...

TOUS.

Et moi aussi, et moi aussi.

LUDOVIC.

Nous tenir là comme des mioches en pénitence... faut que le capitaine ait perdu la tête.

SCHWARTZ.

Le Capitaine sait ce qu'il fait, mieux que toi, mieux que moi, mieux que nous tous, s'il veut que nous restions enfermés, c'est qu'il a ses raisons... et je m'en rapporte à lui... Où en étions-nous avant de l'avoir pour chef? isolés, sans un point de ralliement, sans une main forte qui nous réunit malgré nous les uns aux autres... heureux d'accrocher par-ci par-là, la bourse ou la valise de quelqu'imbécile de voyageur; n'ayant

d'autres lieux de rendez-vous que de misérables tavernes... ah! fi donc! j'en rougis quand j'y pense... c'était un métier de filou, que nous faisions là.

KARL.

C'est vrai qu'aujourd'hui, nous sommes montés en grades, de voleurs que nous étions, nous sommes passés brigands

SCHWARTZ.

Il sait donner à chacun de nous, dans l'intérêt général, la place et l'emploi qui lui conviennent... c'est par son ordre que je me suis fait recevoir premier garde-chasse de la forêt de Walstein.

KARL.

Et que tu as obtenu... toujours dans l'intérêt général, cette auberge qui te rapporte gros.

SCHWARTZ.

Et qui est si bien placée pour servir de centre à nos opérations... à toi, Karl, qui es souple, adroit, et qui sais prendre tous les masques et tous les costumes...

KARL.

Il donne les missions qui exigent de l'esprit et de l'intelligence.

SCHWARTZ.

A toi, Ludovic, qui ne sais que te battre, il confie les coups de main.

LUDOVIC.

C'est-à-dire qu'il ne me confie rien du tout, et c'est de cela que je me plains; je me plains de ce que, depuis quinze jours, nous sommes là-dedans, une bande de cent-cinquante inutiles, occupés à boire, manger et dormir, quand nous devrions casser les reins aux hussards, et détrousser les passans.

SCHWARTZ.

Mais aujourd'hui les arrêts sont levés

LUDOVIC.

Pourquoi aujourd'hui, plutôt qu'hier? y a-t-il un motif? non, tout ça c'est caprice, tyrannie, et tout ça lasse à la fin; on s'ennuie d'obéir... le vieux Muller, par exemple, s'est ennuyé... et ce matin, malgré la défense du Capitaine, il est parti avec deux camarades, pour faire un coup de sa tête.

KARL.

Il est joli, le coup, les deux camarades sont morts.

LUDOVIC.

Eh ben! les morts sont peut-être à plaindre?

KARL.

Non, mais les blessés... et Muller est rentré avec deux balles dans la poitrine.

LUDOVIC.

La belle affaire! on le guérira.

BIRMANN, s'avançant.

C'est ce qui te trompe, Ludovic, on ne guérira pas Muller.

TOUS.

Ah!

LUDOVIC.

Qui est-ce qui dit ça?

BIRMANN.

C'est le Capitaine, qui dit ça.

TOUS.

Le Capitaine!

BIRMANN.

J'étais là quand Muller tout sanglant, ne pouvant plus se soutenir, s'est fait glisser par le petit soupirail, et a roulé dans le premier caveau; l'ancien de la bande, celui qui a fait tous les métiers, et qui nous sert de chirurgien, le Doyen s'est approché pour visiter ses plaies, mais le chef l'a arrêté en disant: «C'est inutile.» Et comme le pauvre Muller criait: «A boire! de l'eau!» Moi, qui avais ma gourde sous la main, j'allais lui verser une lampée de vin... mais le Capitaine m'a empoigné avec sa main de fer, et puis il m'a jeté à trois pas, en me criant: «Laisse là ce mauvais soldat... ceux qui ne savent pas obéir, ne sont pas dignes de vivre.»

TOUS.

Comment!

LUDOVIC.

Est-ce qu'on va le laisser crever?

BIRMANN.

Dam! le Capitaine...

LUDOVIC.

Au diable, le Capitaine! Muller est un brave, et nous ne souffrirons pas...

(Un coup de feu dans le souterrain.)

SCHWARTZ.

Qu'est-ce que cela?

KARL.

Un coup de feu dans le souterrain.

LUDOVIC.

Voyons ce que ça peut être.

(Tous remontent vers l'entrée du souterrain. Ralph paraît, suivi de Balthazard.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RALPH, BALTHAZARD.

RALPH, aux Brigands.

Que voulez-vous?

LUDOVIC.

Capitaine, ce coup de feu...

RALPH.

C'est moi qui l'ai tiré.

SCHWARTZ.

Sur qui donc, Capitaine?

RALPH.

Sur Muller.

LUDOVIC.

Vous avez tué Muller? mais le Doyen l'aurait sauvé.

RALPH.

Je ne l'ai pas voulu!

LUDOVIC.

Et pourquoi?

RALPH.

Parce que... je ne l'ai pas voulu... Muller, par sa désobéissance, a failli compromettre l'existence de la troupe entière, Muller devait mourir... et je l'ai tué.

LUDOVIC.

Mais...

RALPH.

Silence! Je n'ai pas tout dit: Quiconque se rendra coupable de la même infraction à ses devoirs, recevra de moi le même châtiment. La première condition de votre existence, c'est une soumission aveugle! ou je suis votre Capitaine,

et vous devez m'obéir; ou comme je ne veux pas être autre chose, et que d'ailleurs la police de l'Électeur promet 1,000 ducats en échange de ma tête, tuez-moi! livrez-moi! et soyez libres.

TOUS.

Vive le Capitaine!

RALPH.

Ainsi, pas un qui veuille gagner 1,000 ducats?.. pas un qui se plaigne de m'avoir pour chef?.. pas même, toi, mon vieil ami, mon cher Doyen?

BALTHAZARO.

Moi, qui, il y a trois ans, ai déposé entre tes mains, mon pouvoir et mon titre de capitaine! moi qui, devenu trop vieux, et ayant fait mon temps, t'ai proclamé le plus digne de me succéder! moi qui, content d'être le Nestor des voleurs, reconnais en toi, le César... des brigands!

RALPH.

Et toi, Karl?

KARL.

Moi, Capitaine?.. si je n'étais pas prêt à me jeter dans le feu, la tête la première, quand seulement vous avez dit : marche, je mériterais d'être coupé en deux.

RALPH.

Et toi, Ludovic?

LUDOVIC.

Moi, je t'ai voulu pour chef, parce que tu es le plus brave, le plus habile et le plus fort de nous tous... quoique ça m'embête bien de me cacher sous terre, comme un renard; cependant, si tu l'ordonnes encore, j'obéirai... et je trouve que Muller aurait mieux fait d'obéir... Mais, puis ue tu avais un motif pour l'ordonner, j'avoue que je ne serais pas fâché de connaître ce motif.

RALPH.

Et tu vas le connaître, Ludovic; et vous le connaîtrez tous, car, si mes calculs ne m'ont pas trompé, avec cette nuit le moment d'agir est venu.

TOUS, avec joie.

Ah! (On descend la scène.)

RALPH.

Savez-vous ce qui se prépare en ce moment au château de Walstein?

TOUS.

Qu'est-ce donc?

RALPH.

Le mariage de Mlle Christine de Walstein, héritière unique des biens de cette famille... et savez-vous ce qu'on épouse, en épousant Mlle de Walstein?

BALTHAZARO.

Une jolie fille, je pense.

RALPH.

Mieux que cela, on épouse une dot de deux millions comptant!

TOUS.

Deux millions?

BALTHAZARO.

Comptant!.. ah! mes amis, je l'avoue, je suis ému!

RALPH.

Croyez-vous que si nous mettons la main sur ce magot-là, ça vaudra mieux que d'écloper une demi-douzaine de bassards, et de voler la bague ou les boucles d'oreilles d'une jeune fille? C'est ce que Muller et les deux niais de ce matin pouvaient espérer de mieux; et pour cela, ils risquaient de remettre sur pied, tous les limiers de la police, et de nous faire perdre... vous entendez, quoi!.. deux millions qui sont à nous!

LUDOVIC.

A nous... mais quand?

RALPH.

Aujourd'hui.

BALTHAZARO.

Comment?

RALPH.

C'est par ici... aujourd'hui que le futur arrive.

BALTHAZARO.

Le futur... mais il n'a pas encore touché la dot.

RALPH.

Eh! mille tonnerres! il ne la touchera pas! j'ai mon projet.

BALTHAZARO.

Ton projet... je ne comprends pas.

RALPH.

Que veux-tu, cher professeur, autrefois, quand je n'étais que ton élève, c'est moi qui avais peine à te suivre... aujourd'hui c'est l'élève qui en remontre à son maître, chacun son tour; mais, je suis tranquille, le maître n'est pas encore aussi rouillé qu'il en a l'air, il sera bien vite au courant.

LUDOVIC.

Mais qu'attendons-nous!

RALPH, indiquant la gauche.

Silence, voilà ce que nous attendions!

(Entre Léopold.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

TOUS.

Léopold!

LÉOPOLD.

Alerte, Capitaine! j'arrive de la Roche Brune, j'ai entendu venir de loin la chaise de poste!

RALPH.

Elle a passé?

LÉOPOLD.

A trois pas de moi, j'étais couché à plat-ventre.

RALPH.

Mais il fait presque nuit, tu n'as pu reconnaître...

LÉOPOLD.

Si fait, je suis comme les chats, je lis couramment la nuit.

RALPH.

La livrée?

LÉOPOLD.

Comme nos espions l'ont annoncée, bleue et jaune... livrée de perroquet.

RALPH.

Un postillon?

LÉOPOLD.

Plus, un jockei grec ou albanais, bel homme... dans mon genre.

RALPH.

Et dans la voiture?

LÉOPOLD.

Trois personnes... tenez, entendez-vous?.. elle roule dans le chemin creux... avant cinq minutes elle sera ici.

RALPH.

C'est bien! provisoirement, nous allons l'arrêter... mais tout doucement, sans armes, sans violence... Karl, ceci est de ton ressort. Alerte, mes bûcherons... que chacun de vous remplace son fusil par une cognée... abattez-moi ces arbres, jetez-les en travers de la route... que nos voyageurs soient forcés de s'arrêter à l'auberge de notre ami Schwartz. (Dans un instant, les sentinelles ont quitté leurs postes, et, la cognée à la main, se rangent près de Karl.) Toi, reste ici pour entendre tout ce qui va se dire pendant le quart-d'heure de répit que je leur accorde... fais-les causer si c'est possible.

BALTHAZARD.

Bien, mon élève, bien! je suis à mon rôle.

RALPH.

Vous, enfans, rentrez avec moi... je vais vous donner mes dernières instructions.

(Ils disparaissent tous. L'entrée de la caverne se referme. Il reste en scène, Karl et les bûcherons, Schwartz et Balthazard.)

SCÈNE IX.

KARL, SCHWARTZ, BALTHAZARD, bandits déguisés en bûcherons.

BALTHAZARD.

Le capitaine a raison, il est de première nécessité de bien connaître ceux auxquels on a affaire, et je me place ici en observation...

(Il s'assied à une table à droite; pendant ce temps, Karl et les siens ont abattu quelques arbres qui vont tomber en travers dans la coulisse.)

KARL.

Arrêtez! arrêtez!.. vous voyez bien qu'il est impossible d'aller plus loin.

UNE VOIX, en dehors.

Impossible! comment, misérable!

KARL.

Ah! prenez garde... je vous en supplie, mon bon gentilhomme... vos chevaux vont s'emporter et briser la chaise de poste. (Cris au dehors.) Là!.. que vous avais-je dit?.. attendez... nous allons vous porter du secours.

(Il disparaît un instant avec ses bûcherons.)

SCHWARTZ, regardant en dehors et parlant à Balthazard.

La voiture a versé sur le bord du sentier... on en tire trois individus... pas un n'est blessé.

BALTHAZARD, regardant.

Tiens! en voilà un des trois qui a de beaux cheveux blancs et une physionomie bien respectable... absolument comme la mienne.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE BARON RODOLPHE DE RHINFELD, EMMANUEL, LE DOCTEUR WALZER.

(Ce dernier personnage est le même qui, dans le premier acte, est venu proposer à Ralph de lui vendre son fils.)

LE DOCTEUR, entrant.

Allons, allons, M. le Baron, et vous, monsieur le Chevalier, un peu de patience, et arrêtons-nous ici, puisque nous ne pouvons pas faire autrement.

EMMANUEL.

Un peu de patience!.. c'est bien facile à dire, Docteur... mais mon cousin et moi, nous avons des affaires qui ne peuvent pas se remettre; nous sommes pressés, lui, de voir sa future, moi, de voir le dîner.

RODOLPHE.

Il me tarde de la connaître, elle dont tu m'as fait un portrait si flatteur, mon cher Emmanuel; il me tarde de savoir si elle m'aimera, et si c'est avec plaisir qu'elle obéit aux ordres de son père.

EMMANUEL.

Et moi, il me tarde d'être à table; je meurs de faim, de soif, et je ne pardonnerai jamais à ces misérables paysans... (Il aperçoit Schwartz qui lui fait de grands saluts.) Eh bien! qu'est-ce que vous demandez, bonhomme?.. Tiens! mais c'est Schwartz, le garde-chasse de ton futur beau-père.

SCHWARTZ.

Pour vous servir, mon gentilhomme. Vous trouverez dans notre auberge tout ce que vous pourrez désirer.

EMMANUEL.

Oh! ils appellent ça une auberge!

SCHWARTZ.

Nous avons du vin frais, du gibier, un faisan...

EMMANUEL.

Un faisan? J'en accepte l'hommage.

KARL.

Et pendant que vous dînerez, nous allons ranger ces arbres et mettre en état votre chaise de poste. Vous pourrez partir avant une demi-heure.

EMMANUEL.

C'est bien, paysans, c'est bien... je vous pardonne... Prenez votre temps... Au fait, du vin frais et un faisan... avec ça, Docteur, je peux suivre votre conseil, et prendre un peu de patience... Et vous aussi, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Moi, je n'ai pas faim... dispensez-moi...

EMMANUEL.

Ah! toujours votre régime!.. Mais, Docteur, on commande la diète à ses malades et jamais à soi-même... ça ne se fait plus... Et toi, cousin, j'espère...

RODOLPHE.

Oh! ne compte pas sur moi, j'ai une idée fixe qui ne me quitte pas, et qui ferait de moi un fort mauvais convive...

(Rodolphe remonte la scène avec impatience; le médecin le suit, cause bas un instant avec lui, puis

tous deux disparaissent dans la coulisse de gauche, comme pour presser les travailleurs.)

EMMANUEL.

Alors, je vais donc dîner tout seul? c'est très désagréable.

BALTHAZARD, frappant sur la table.

Holà, garçon! une bouteille de vin du Rhin!

EMMANUEL.

Du vin du Rhin!.. tiens, voilà un vieux monsieur qui fera bien mon affaire... (Allant à lui.) Monsieur, pardon... de quel titre dois-je vous saluer? car à vos manières et à votre tournure, je devine facilement que j'ai affaire à un gentilhomme.

BALTHAZARD.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur... Je me nomme le duc de Falkemberg.

EMMANUEL.

Un duc!.. Monseigneur, je vous dois doublement le respect pour votre âge et l'éminence de votre rang.

BALTHAZARD.

Couvrez-vous.

EMMANUEL.

Je suis tout bonnement le chevalier Emmanuel de Rhinfeld.

BALTHAZARD.

Couvrez-vous donc, Chevalier.

EMMANUEL.

C'est à peine si j'ose songer encore à la proposition que j'allais vous faire.

BALTHAZARD.

Laquelle?

EMMANUEL.

Maintenant, c'est une grace, une faveur que je sollicite de Votre Excellence... Je meurs de faim... j'ai deux compagnons de voyage, mais le premier, mon cousin, Rodolphe de Rhinfeld, conseiller aulique et baron du Saint-Empire, va se marier, et ça lui coupe l'appétit; l'autre est médecin, et il a pour régime de ne jamais rien prendre quand il est à jeun... donc...

BALTHAZARD.

Voulez-vous dîner ensemble, Chevalier?

EMMANUEL.

J'allais vous le demander.

BALTHAZARD.

Je suis trop heureux de vous l'offrir. (A la cantonnade.) Schwartz, deux couverts dans la salle basse.

EMMANUEL.

Je vous avouerai, M. le Duc, que tout à l'heure, avant d'avoir reconnu dans l'aubergiste, le garde-chasse de M. de Walstein, je n'étais pas très rassuré... j'avais peur...

BALTHAZARD.

Peur... de quoi donc, Chevalier?

EMMANUEL.

On m'a si souvent rebattu les oreilles de je ne sais quelle histoire de brigands...

BALTHAZARD.

Des brigands?.. Vous croyez à cela, Chevalier?

EMMANUEL.

Et vous, Duc?

BALTHAZARD.

La preuve que je n'ai pas peur des brigands, c'est que je déjeune ici tous les matins.

EMMANUEL.

Alors, je suis tranquille.

BALTHAZARD.

Il n'y a que les imbéciles et les poltrons qui croient aux voleurs... Entrez donc, Chevalier.

EMMANUEL.

Après vous, Duc.

BALTHAZARD.

Des égards pour mes cheveux blancs! Jeune homme, vos petits-enfans vous les rendront! (Il entre.)

EMMANUEL, le suivant.

Un vieillard bien aimable, que ce duc de Falkemberg.

(Il entre dans l'auberge. Rodolphe et le Docteur reparaissent.)

RODOLPHE.

Ces paysans n'en finissent pas... Je suis d'une impatience!

LE DOCTEUR.

M. de Rhinfeld, ce retard qui, vous désespère, je désirerais en profiter pour avoir avec vous un moment d'entretien, et ce que j'ai à vous dire, ne doit être entendu que de nous deux.

RODOLPHE.

Je suis prêt à recevoir votre confidence.

LE DOCTEUR.

Veuillez d'abord, M. le Baron, prendre et parcourir ces papiers.

RODOLPHE, en lisant un.

Un extrait mortuaire qui date de dix-huit ans?

LE DOCTEUR.

Lisez-vous les noms?

RODOLPHE, lisant.

« Frédéric de Neubourg!.. » Que veut dire ceci?.. Mais le fils, l'unique héritier de M. de Neubourg est vivant encore... tout Nuremberg est là pour l'attester... je ne puis comprendre...

LE DOCTEUR.

Vous comprendrez tout, M. le Baron, quand vous aurez pris connaissance de ce second papier.

RODOLPHE.

Ce papier?

(Il l'ouvre. En ce moment, Balthazard reparaît à la porte de l'auberge.)

BALTHAZARD, à part.

Notre jeune homme regarde rôtir son faisan; et ici, que se passe-t-il? (Il reste à écouter.)

RODOLPHE, qui a jeté les yeux sur le papier.

Une déclaration signée de vous, Docteur?

LE DOCTEUR.

Signée de moi... oui, M. le Baron, et, quoi qu'il m'en coûte, vous allez savoir à quel sujet.

RODOLPHE.

Je vous écoute.

LE DOCTEUR.

Vous avez entendu parler sans doute de la haine qui a long-temps existé entre le comte de Walstein dont vous allez épouser la fille et son parent, le duc de Neubourg, qui vient de mourir à Nuremberg, et dont je suis chargé de régler la succession. Il y a dix-huit ans, une maladie cruelle enleva au duc de Neubourg son fils unique; j'avais été appelé trop tard auprès de cet enfant, et je n'arrivai que pour constater le dét

cès... quelques heures après, le Duc que je croyais tout entier à sa douleur, le Duc, ambitieux avant tout, de conserver une fortune que lui arrachait la perte de son enfant, frémissant de rage, de voir retourner tous ces biens à son ennemi, le comte de Walstein, vint me trouver, et me dit : « Il faut que tu gardes un silence éternel sur la mort de mon malheureux fils. Un seul homme avec toi, pourrait en donner témoignage, c'est l'officier public qui vient de recevoir ta déclaration, cet homme m'est vendu ; et l'acte de mort qu'il a dressé, a été détaché par lui du registre de la maison de ville... le voici... seul, j'en suis dépositaire... Mais toi, toi, tu ne me trahiras pas... Songes-y bien ! tu es pauvre, et je puis t'enrichir ; quelles que soient ta science et ton habileté dans l'art que tu exerces, tu es inconnu encore, et tu peux végéter toute ta vie, faute d'un illustre patronage... je t'offre le mien... je te donne à la fois et la renommée et la fortune ; mais je te le dis encore, il faut que tu gardes le silence, et que tu m'aides à substituer un autre enfant à celui que j'ai perdu. »

RODOLPHE.

Qu'entends-je ?.. et vous avez pu vous résoudre ?

LE DOCTEUR.

A chercher cet enfant qu'on me payait avec de la gloire, et que j'achetai, moi, au poids de l'or !.. Voilà ce que j'avoue dans le second papier qui est là sous vos yeux.

(Rodolphe lit le papier.)

BALTHAZARD, à part.

Qu'est-ce que j'apprends là ?.. mais c'est très intéressant... pour moi, surtout, qui connaissais déjà la moitié de l'histoire. (Regardant Walzer à la dérobée.) En effet, je reconnais parfaitement cette vieille figure d'inconnu.

RODOLPHE.

Et, maintenant, M. le Docteur, votre intention ?..

LE DOCTEUR.

Ma résolution bien arrêtée est d'en finir avec ce remords qui ne cesse de torturer, de désespérer ma vieillesse. Si j'ai trop long-temps contenu l'aveu fatal que vous venez enfin de recevoir, ce n'était que par un reste d'attachement pour ce jeune homme, élevé par moi, et à qui j'ai donné la place de celui qui n'est plus ; mais je ne puis résister davantage au cri de ma conscience... ce jeune homme, je lui donnerai mes biens, qui suffiront encore pour lui assurer un avenir... mais, d'abord, mais, aujourd'hui... par vous, je rendrai à M. de Walstein les richesses qui lui ont été injustement ravies... Vous savez tout, il y a dans ces papiers de quoi réparer le mal que j'ai pu faire. Je sens que je suis plus tranquille ; il me semble que je respire plus librement, et qu'il plaise au ciel de me rappeler à lui... j'ai fait mon devoir, je puis mourir !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RALPH, LES BANDITS ; puis EMMANUEL.

RALPH, paraissant au milieu des ruines.

Camarades... à vous la chaise de poste... à vous tout l'or que vous trouverez sur ces voyageurs.

LE DOCTEUR, regardant Ralph.

Ah ! quelle est cette voix ?

RODOLPHE.

Défendons-nous, du moins... A moi, Jacques, Tony... à moi mes armes ! mes armes !..

LE DOCTEUR.

J'ai cru reconnaître... ô mes souvenirs ! mes souvenirs !..

(Balthazard s'élance sur le Docteur et le poignarde. Ludovic et un autre bandit se sont précipités sur Rodolphe, l'ont renversé et vont le poignarder ; mais un laquais et un postillon armés entrent par la coulisse de gauche, délivrent Rodolphe et lui remettent une épée et une paire de pistolets. Alors s'engage une lutte atroce entre tous ces personnages. Les deux laquais, entourés par Ludovic et les siens, se défendent courageusement, et ce groupe disparaît dans la coulisse. Sur le devant de la scène, Ralph est venu attaquer Rodolphe. Après une vigoureuse résistance de part et d'autre, Rodolphe finit par être tué.)

EMMANUEL, sortant de l'auberge.

Quel est ce bruit ?.. (Voyant tomber Rodolphe.) Ah ! mon Dieu !..

(Il tombe la face contre terre. Rentrée de tous les brigands... ils vont emporter le cadavre de Rodolphe.)

RALPH.

Un instant... attendez, camarades, attendez. (Il fouille et prend tour à-tour les objets qu'il désigne.) Des billets de banque... une bourse, des bijoux... à vous tout cela ?..

TOUS.

Merci, Capitaine.

BALTHAZARD, de l'autre côté, auprès du Docteur, fouillant aussi.

Une montre, des pièces d'or, je les garde.

RALPH.

Un passeport, des lettres de noblesse, des titres de propriété ! à moi, tout cela.

BALTHAZARD.

A moi, l'extrait mortuaire et la déclaration du Docteur !

RALPH.

Maintenant, camarades, il est facile de m'introduire au château de Walstein. La bourse et les bijoux de ce gentilhomme, ce ne sont qu'un faible à-compte sur les deux millions que je vous ai promis.

TOUS.

Vive le Capitaine !

(Sur un signe de Ralph et un autre de Balthazard, on enlève les deux cadavres ; on emporte l'un à droite dans l'auberge, et l'autre dans la caverne. La scène reste vide un instant ; tout-à-coup, Emmanuel, qui, pendant toute cette scène, est resté étendu devant la table, la face contre terre, et ne donnant aucun signe de vie, relève doucement la tête.)

SCÈNE XII.

EMMANUEL, seul.

O les scélérats!.. quel bonheur que je me sois cru mort au premier coup de feu qui est parti!.. Ça m'a empêché de relever la tête jusqu'à présent... et de me faire tuer comme mon pauvre cousin... comme le Docteur... et, sans doute aussi, comme ce vieux gentilhomme qui m'a si courtoisement offert à dîner... Pauvre Duc de Falkemberg!.. voilà, voilà une perte pour l'humanité et pour la noblesse bavaroise... Et moi, qu'est-ce que je vais devenir? comment vais-je faire pour me tirer de cet infernal endroit... de ce coupe-gorge?.. Si j'osais regarder tout doucement autour de moi... (Il se décide à se lever et à regarder à la dérobée.) Personne!.. non, plus personne... les misérables sont, sans doute, occupés à se partager les dépouilles de leurs victimes... Si, pendant ce temps, je pouvais m'échapper... (Il se hasarde à se lever tout-à-fait et regarde encore autour de lui.) Oui, je parviendrai peut-être sans encombre jusqu'au château; je donnerai l'alarme... et quel plaisir pour moi de revenir ici avec main forte, de livrer à la justice ces misérables, ces infâmes brigands!..

(En disant les mots précédens, il a marché doucement vers la droite, se glissant d'arbre en arbre avec beaucoup de précaution : au moment où il va disparaître, il se trouve face-à-face avec Schwartz et ses deux garçons, qui viennent de sortir de l'auberge.)

SCÈNE XIII.

EMMANUEL, LES BRIGANDS.

SCHWARTZ.

Halte-là!..

(Emmanuel pousse un cri et se tourne précipitamment vers la gauche. Par-là, aussi, il se trouve sous le poignard de Ludovic et de plusieurs autres qui viennent de rentrer.)

LUDOVIC.

Un instant... il faut te préparer à rejoindre tes compagnons de voyage.

EMMANUEL.

Ah! je suis perdu! perdu!..

(Tous les poignards sont levés sur lui.)

RALPH, rentrant sous le costume de Rodolphe de Rhinfeld.

Arrêtez! arrêtez! je vous ordonne de rengainer vos poignards et d'épargner les jours... de mon cousin Emmanuel...

TOUS.

Son cousin!

EMMANUEL.

Son cousin! Qu'est-ce qu'il dit?

RALPH.

Dès à présent, c'est moi qui suis Rodolphe, baron de Rhinfeld... et toi, mon cher cousin...

EMMANUEL.

Encore!..

RALPH.

Toi, qui es bien connu de toute la famille de ma future, toi, qui as été chargé de négocier ce mariage et de présenter le baron de Rhinfeld au noble comte de Walstein et à sa fille, tu tu vas me conduire et me présenter.

EMMANUEL.

Comment! comment! je vais vous conduire... Permettez... je ne consentirai jamais...

RALPH.

Oh! je suis bien sûr, moi, que tu ne me refuseras pas, mon cousin...

EMMANUEL.

Toujours, toujours son cousin!..

RALPH.

Et, comme j'aurais pu oublier quelques détails relatif à mes ancêtres, mes propriétés, mon arbre généalogique, tu seras là... toujours là... toujours auprès de moi, pour me rafraîchir la mémoire, et, au besoin, pour parler à ma place... et, si parfois tu étais de mauvaise volonté, ou si ta mémoire venait à faiblir, comme la mienne... j'aurai toujours sur moi de quoi te la rendre... tiens, regarde.

(Il tire de sa poche un tout petit pistolet.)

EMMANUEL, tremblant.

Ah! ce pistolet...

RALPH.

Tu vois bien que tu ne me refuseras pas. D'abord, pour commencer à me servir de guide, de parrain, de cicerone, rappelle-toi bien tous ceux qui étaient avec toi dans cette chaise de poste, leurs noms; je veux les savoir, j'en ai besoin. (Hésitation d'Emmanuel.) Allons, ne fais pas l'enfant, mon cousin... et dépêche-toi... je n'ai pas le temps d'attendre. (Il reprend son pistolet.) Nous disons, d'abord, le baron Rodolphe de Rhinfeld... c'est moi: ensuite, ce vieux monsieur... Parleras-tu?..

EMMANUEL.

Le docteur Walzer.

BALTHAZARD, sortant de la caverne sous le costume du médecin.

C'est moi...

EMMANUEL.

Ah!.. est-il possible!.. le duc de Falkemberg...

BALTHAZARD.

Du tout: Ambroise-Tobie Walzer... l'un des plus célèbres médecins de toute l'Allemagne.

RALPH, à Emmanuel.

Continue, tu avais encore avec toi?..

EMMANUEL.

Le petit Jacques, mon jockey, spécialement attaché à mon service...

LÉOPOLD, sortant de l'auberge sous le costume du jockey.

Voilà, Monseigneur...

EMMANUEL.

Hein? plait-il?

RALPH, à Léopold.

N'oublie pas que tu es spécialement attaché au service de mon cousin Emmanuel.

LÉOPOLD.

Je m'en souviendrai, M. le Baron.

RALPH.

Était-ce là tout, mon cher cousin?

EMMANUEL.

Absolument tout, si ce n'est le postillon qui nous conduisait...

KARL, entrant en habit de postillon et conduisant à cheval la chaise de poste.

Voilà, voilà, mon gentilhomme !.. en route, quand vous voudrez.

RALPH.

Tu vois que nous sommes au grand complet.

EMMANUEL.

J'en deviendrai fou.

RALPH, le prenant par le bras.

Allons, partons... A toi, Ludovic, le commandement en mon absence... mais, bientôt, nous nous retrouverons ensemble... Je vous invite tous à ma noce au château de Walstein... Au revoir !..

TOUS.

Au revoir !..

(Ralph, Emmanuel, Balthazard, montent dans la voiture; Léopold saute derrière. Karl fait claquer son fouet.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un salon du château de Walstein.

SCÈNE I.

LE COMTE, assis à gauche; près de lui, HENRY; CHRISTINE, assise à droite; près d'elle, BERTHE.

LE COMTE, au domestique.

Vous en êtes sûr, Henry, la chaise de poste?

HENRY.

Vient d'entrer dans la grande avenue, elle est à peu près maintenant à deux cents pas du château.

LE COMTE.

Et vous avez reconnu...

HENRY.

Oui, Monseigneur, j'ai reconnu M. le chevalier Emmanuel.

LE COMTE.

C'est bien... Tout est prêt, n'est-ce pas?

HENRY.

Oui, Monseigneur.

(Il sort sur un geste du Comte.)

CHRISTINE.

C'en est fait, Berthe, plus d'espérance.

BERTHE.

Pauvre enfant!

LE COMTE, s'approchant de sa fille.

Christine, je ne puis oublier l'entretien que nous avons eu ensemble, ton chagrin de te séparer de moi, ton aversion subite et inexplicable pour le prétendu que je te destine, tout cela m'effraye et me désespère; mais c'est une chose sacrée que la parole d'un gentilhomme, et rien, non, rien au monde ne peut plus me dégager de la mienne.

CHRISTINE.

Mon père... qu'elle soit accomplie... j'obéirai.

LE COMTE.

Oui, en esclave, en victime, et ce n'est pas là ce que j'avais voulu... crois-tu donc que j'aie été en aveugle, jeter entre les mains du baron de Rhinfeld, le bonheur de ma fille?.. si je vais le voir aujourd'hui pour la première fois, je le connais du moins, par l'éclat de toute sa vie; c'est une des illustrations, des gloires de l'Allemagne... il a servi noblement son pays, et sur le champ de bataille, et dans les conseils du souverain... le juges-tu par son cousin Emmanuel?.. un fou, un étourdi!.. mais tu vas le voir lui-même, tu vas le connaître... et je le crois, tu rendras plus de justice à ton père, tu verras qu'il n'a pas voulu te sacrifier... du courage, mon enfant, du courage! je t'en supplie, tâche de vaincre ta tristesse.

CHRISTINE.

J'y ferai mes efforts, mon père.

LE COMTE.

Mme Berthe... cette bourse pour Ambroise.

CHRISTINE.

Ah! notre vieux serviteur, le gardien de la tombe de ma mère.

LE COMTE.

Oui. Je ne sais quelle terreur superstitieuse de nos paysans avait laissé tomber en ruines, ce pavillon situé à l'extrémité du parc, près de la porte de fer, qui conduisait jadis aux souterrains de l'abbaye... Ambroise, moins timide et plus dévoué, a demandé de ne pas avoir d'autre habitation jusqu'à son dernier jour, j'ai consenti. A lui ce pavillon, que nos mains ont fait relever, A lui, la garde de la chapelle qui renferme la tombe de la comtesse de Walstein, et où tu vas quelquefois, Christine, t'agenouiller avec le vieil Ambroise.

CHRISTINE.

Et aujourd'hui, mon père, lorsqu'il va s'opérer un si grand changement dans mon existence... ah! j'ai bien besoin de demander à ma mère, son appui et sa bénédiction.

LE COMTE.

J'ai deviné ton désir, ma fille, et sur mon invitation, ce soir, à dix heures, après le repas des fiançailles, le chapelain du château, doit se rendre à la chapelle... Là, l'office divin sera célébré pour toi, et pour quelques serviteurs pieux, en face du tombeau de ta mère.

CHRISTINE.

Merci, mon père, j'y puiserai un peu de résignation et de courage pour vous obéir. (A Berthe.) Ma bonne amie, va prévenir Ambroise, et lui porter le nouveau bienfait de mon père.

BERTHE.

J'y cours... (Bruit d'une chaise de poste.) Ah! M. le Comte, voici, je crois, vos voyageurs.

CHRISTINE.

Je tremble; ne perds pas un instant, Berthe, et reviens auprès de moi.

BERTHE.

Oui, Mlle, il me tarde de voir M. le baron de Rhinfeld, et je serai bientôt de retour.

(Elle sort par un des côtés. Entrent du fond, d'abord les domestiques du Comte, en grande livrée, qui se rangent au fond; puis Ralph, Balthazard, et au milieu d'eux, Emmanuel, toujours tremblant et horriblement pâle; après les premières salutations, les domestiques sortent.)

SCÈNE II.

LE COMTE, CHRISTINE, EMMANUEL, BALTHAZARD, RALPH, LÉOPOLD, en Jockey.

HENRY, annonçant.

M. le baron, et M. le chevalier de Rhinfeld.

(Après cette annonce, il emmène par la gauche Léopold, qui porte une valise sur ses épaules.

RALPH, entrant le premier.

Monseigneur... Mademoiselle... pardonnez à mon émotion; mais en presence de tant de charmes, dans un instant qui doit décider du bonheur de toute ma vie, pardonnez si le baron de Rhinfeld, tout habitué qu'il est à prendre la parole devant les assemblées les plus imposantes, se trouble... et si les expressions lui manquent pour vous peindre tout ce qu'il éprouve... (Se retournant vers Emmanuel, qui est resté un peu en arrière avec Balthazard.) Eh bien! mon cousin, avancez donc... voyons, parlez pour moi, présentez-moi... vous qui avez l'honneur d'être connu depuis long-temps, de M. le Comte, dites-lui, quel inappréciable bonheur, j'attache à son alliance.

EMMANUEL.

Monseigneur... certainement... (Il hésite un peu, Ralph lui met adroitement le bout du pistolet sous le nez.) Nous sommes, tous enchantés... nous sommes au comble de la joie, et mon cousin plus que personne... mon cher cousin, va... M. le Comte, comment vous portez-vous?

LE COMTE, le regarde attentivement.

Mais, vous-même, Chevalier... qu'avez-vous donc? comme vous êtes pâle?

EMMANUEL.

Moi, je suis pâle?

LE COMTE.

Cette physionomie renversée... vous souffrez, mon ami, n'est-il pas vrai?

EMMANUEL.

Moi! je souffre?.. ah bah!.. du tout, du tout, au contraire... jamais je ne me suis si bien porté... c'est la joie... le bonheur...

RALPH.

La fatigue du voyage... et puis, je vous le dirai tout bas, M. le Comte, mon cousin Emmanuel...

LE COMTE.

Eh bien?

RALPH.

Vous savez, il a la tête...

LE COMTE.

Très faible, il est vrai...

RALPH.

N'est-ce pas? et depuis un accident qui nous est arrivé pendant la route... notre chaise de poste a versé au bord d'un précipice... le Chevalier a failli être entraîné dans l'abîme, et sans de prompts secours...

CHRISTINE.

Ah! pauvre M. Emmanuel.

EMMANUEL.

Comme on me regarde!.. qu'est-ce qu'ils disent?

BALTHAZARD.

Silence! mon jeune ami.

RALPH.

La frayeur qu'il a ressentie lui a porté au cerveau... et depuis lors, j'ai bien peur...

LE COMTE.

En effet, il n'a pas l'air d'avoir toute sa raison.

EMMANUEL.

Ah! mon Dieu! je crois qu'il me fait passer pour un fou... moi qui ne suis...

BALTHAZARD, bas.

Qu'un imbécile... Silence! mon jeune ami.

RALPH, allant à Emmanuel, et lui serrant la main avec affection.

Mais nous le guérirons, nous le sauverons, je l'espère... et pour veiller sur lui, lui prodiguer tous les soins que son état réclame... (Il montre Balthazard qui salue profondément.) J'ai l'honneur de vous présenter un des plus savans médecins de toute l'Allemagne, le docteur...

LE COMTE.

Pardon; mais je m'attendais à voir avec M. le chevalier Emmanuel, celui qui l'avait accompagné lors de sa première visite au château de Walstein, M. le docteur Walzer.

BALTHAZARD.

Hein? plaît-il?

RALPH.

Ah diable!.. ils le connaissent.

BALTHAZARD.

Je n'avais pas prévu cela, moi.

EMMANUEL.

Le docteur Walzer, il est... (Ralph lui montrant le pistolet.) Il est occupé à... occupé de... (A part.) Je crois que je vais me trouver mal.

BALTHAZARD, très vivement.

Oui, le docteur Walzer, mon vénérable ami, est occupé maintenant, des graves détails qui concernent la succession de feu le duc Nde cubourg.

RALPH, à part.

Que dit-il?.. et qui a pu lui apprendre?

(Geste d'intelligence entre lui et Balthazard.)

LE COMTE.

Neubourg! mon parent, mon plus mortel ennemi... ah! vous venez de prononcer un nom, Monsieur, qui réveille en moi, les plus cruels, les plus odieux souvenirs... Neubourg!

CHRISTINE.

Mon père, il n'est plus.

BALTHAZARD.

Il n'est plus, et le docteur Walzer, après avoir été son médecin, est aujourd'hui son exécuteur testamentaire... c'est pour cela qu'il m'a chargé de le remplacer auprès de Messieurs de Rhinfeld, ses clients, ses amis... et je m'applaudis

plus que jamais de la confiance qu'il a eue en moi, puisqu'elle m'a procuré l'avantage de connaître votre excellence.

(Il salue profondément, le Comte en fait autant.)

LE COMTE.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

BALTHAZARD, saluant encore.

Au docteur Antonius Anastase Seligman.

EMMANUEL, à part.

Seligman... Falkemberg... Walzer... il change de nom tous les quarts-d'heures... scélérat ! gredin ! va...

BALTHAZARD.

Silence ! mon jeune ami.

RALPH.

M. le Comte, j'ai fait préparer par mon homme d'affaires, une petite note qui sera jointe au contrat, pour établir la liste et la nature des biens que j'apporte à ma future, savoir : En espèces, 50,000 ducats payables à vue, chez mon notaire...

(Ici et dans la suite de la scène, Ralph se retourne imperceptiblement vers Emmanuel, qui, dominé par le regard de Balthazard, lui souffle tous les noms qui lui manquent.)

EMMANUEL, bas.

Valentin Rosgraf, à Nuremberg.

RALPH.

Mon notaire, Valentin Rosgraf, à Nuremberg; plus, mon domaine...

EMMANUEL, bas.

De Saint-André.

RALPH.

De Saint-André, avec le parc et les terrains qui en dépendent; puis le château seigneurial que je dois à la munificence de son altesse, ce vieux et antique manoir situé à...

EMMANUEL, bas.

Deux lieues de Mayence.

RALPH.

Deux lieues de Mayence, et célèbre par le siège qui fut soutenu en...

EMMANUEL, bas.

1546.

RALPH.

1546, par le baron...

EMMANUEL, bas.

Guillaume d'Erchtal.

RALPH.

Guillaume d'Erchtal, contre les troupes de l'empereur Maximilien... enfin, j'ai comme garantie du plus riche et du plus brillant avenir, les héritages de tous mes nobles parens et alliés, de mon oncle...

EMMANUEL, parlant haut et très vite.

De notre oncle, le grand chambellan, de son beau-frère le président, de son grand-cousin le feld-maréchal des armées bavaroises, et de sa grand' tante, la margrave de Nuremberg. (A part.) Au fait, j'aime mieux les nommer tout de suite, et que ça soit fini.

BALTHAZARD.

A merveille, M. le Chevalier n'oublie rien... ça va mieux... ça va beaucoup mieux !

EMMANUEL.

Ça va tout doucement.

LE COMTE.

Mais, vraiment, Messieurs, j'ai des excuses à vous faire, et je remplis bien mal envers vous les devoirs de l'hospitalité... à peine arrivés d'un long voyage, encore épuisés de fatigue... je vous laisse me parler d'affaires, au lieu de songer... Veuillez me suivre, je vais tâcher de réparer mes torts, et plus tard, nous reprendrons cet entretien.

RALPH.

Monseigneur, je suis à vos ordres. (S'approchant respectueusement de Christine.) Mademoiselle, si j'ai eu souvent à me louer des faveurs de la fortune... si un peu de renommée est venue payer mes travaux et mon dévouement à mon pays... c'est aujourd'hui surtout que j'en suis heureux et fier; il est pour moi, vous le savez, une bien plus douce récompense... c'est à vous, à vous seule, que j'espère la devoir, et non pas à la volonté d'un père.

(Il lui baise la main, elle fait la révérence, pendant la dernière phrase de Ralph. Emmanuel n'a cessé de regarder Christine, et s'est risqué même à lui faire quelques signes pour se défier de Ralph, elle le regarde avec attention et surprise.)

CHRISTINE, à elle-même.

Comment ! que signifie ?

BALTHAZARD, se rapprochant vivement d'Emmanuel, et lui prenant le bras.

Silence ! mon jeune ami.

EMMANUEL.

Je ne dis rien.

BALTHAZARD.

Silence !

(Il lui montre le poignard, et l'emmène par la gauche sur le premier plan, à la suite de Ralph et du Comte, Berthe reparaît par la droite.)

SCÈNE III.

CHRISTINE, puis BERTHE.

CHRISTINE, à elle-même, suivant toujours des yeux, Emmanuel qui s'éloigne.

Pourquoi me regardait-il ainsi? oh! j'oubliais... Pauvre jeune homme... les craintes de son cousin, se justifient... c'est du délire... Ah ! te voilà, Berthe...

BERTHE.

Eh bien ! Mademoiselle, parlez, répondez-moi, vous avez vu M. le baron de Rhinfeld... oh ! parlez donc, je suis d'une impatience...

CHRISTINE.

Que veux-tu que je te dise, Berthe? ce n'est pas lui que j'accuse de mes chagrins... mais je sens là, que jamais il ne pourra bannir de mon cœur, un autre souvenir, je sens que je ne l'aimerai pas, que je ne puis l'aimer; et ce soir, lorsque tout le monde autour de moi, va faire des vœux pour mon bonheur, moi, j'aurai le désespoir, la mort dans l'âme... enfin...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EMMANUEL.

EMMANUEL, reparaissant sur le seuil de la porte au fond.

Psitt ! psitt ! (Les deux femmes se retournent.)

CHRISTINE.

Encore!

BERTHE.

M. Emmanuel.

EMMANUEL.

Chut! ne criez pas... c'est dangereux... c'est très dangereux... figurez-vous...

BERTHE.

Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc, M. le Chevalier! cet air effrayé... cette pâleur...

CHRISTINE.

Vous souffrez... voulez-vous que je fasse appeler M. le docteur?

EMMANUEL.

Du tout, du tout, ne l'appelez pas... au contraire... il ne viendra que trop tôt, je le hais... je l'exècre... c'est un misérable qui a juré ma perte... si vous saviez...

CHRISTINE et BERTHE.

Quoi donc? parlez, expliquez-vous.

EMMANUEL.

Silence donc... ne criez pas... il faut de la prudence... beaucoup de prudence... votre prétendu, mon cousin... le baron de Rhinfeld...

TOUTES DEUX.

Eh bien?

EMMANUEL.

Ne criez pas... une chaise de poste... une auberge... le duc de Falkemberg... mon cousin... un faisan... une bouteille de vin du Rhin... un pistolet...

TOUTES DEUX.

Achevez.

(Au moment où Emmanuel va continuer de parler, Léopold en jockey, vient tout-à-coup se présenter à lui, le salue en lui montrant adroitement un petit pistolet de poche.)

SCÈNE V.

Les Mêmes, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

M. le Chevalier, je viens prendre vos ordres.

EMMANUEL, terrifié.

Mes ordres! ah! mes ordres... oui, c'est vrai... j'oubliais...

LÉOPOLD.

Et vous ramener auprès de M. le Docteur, qui commence à être inquiet de ne plus vous voir.

EMMANUEL.

Ah! oui, le Docteur... bon Docteur! me voilà... (Se retournant vers les deux femmes.) Mon cousin, mon cousin est l'homme le plus honorable que je connaisse... et il est impossible que vous ne soyez pas heureuse avec un mari comme celui-là... Adieu, adieu, Mademoiselle.

(Il se met à courir de toutes ses forces vers le fond du théâtre, pour échapper à Léopold; il se trouve face à face avec Karl en postillon, qui tient aussi un pistolet à la main, et le couche en joue; Emmanuel pousse un cri, et revient malgré lui vers Léopold qui l'emmène par la gauche. Karl disparaît immédiatement, sans avoir été vu par les deux femmes.)

SCÈNE VI.

BERTHE, CHRISTINE.

BERTHE.

Voilà qui est étrange! ce jeune homme...

CHRISTINE.

Allons, il n'y a plus d'espoir de le sauver... décidément, il a perdu la raison, (Mouvement de surprise de Berthe.) M. le baron de Rhinfeld nous en avait prévenus...

BERTHE.

Comment! et que voulez-vous dire?

FRÉDÉRICK, en dehors.

C'est bien, mon ami, c'est bien; annoncez-moi.

CHRISTINE.

O ciel! c'est lui! c'est lui!

BERTHE.

M. Frédérick! en effet, il devait rendre visite à votre père; mais je ne l'attendais que demain...

CHRISTINE.

Oh! je me retire, Berthe... dans ce moment, je ne veux pas le voir... Je ne veux pas qu'il puisse lire dans mes yeux le trouble et l'émotion que j'éprouve.

(Elle sort à droite, et le Colonel paraît au fond du théâtre.)

SCÈNE VII.

BERTHE, FRÉDÉRICK.

BERTHE.

Vous, M. le Colonel! vous, ici!

FRÉDÉRICK.

Je n'ai pu résister à l'anxiété qui me dévore.. je n'ai pu attendre à demain, et je suis venu...

BERTHE.

Et dans quel moment! quand un autre...

FRÉDÉRICK.

Ah! vous m'avez deviné, vous!.. vous savez que je l'aime... Et ce qu'on vient de me dire est donc vrai? M. de Rhinfeld...

BERTHE.

Vient d'arriver au château... et ce soir, sans doute...

FRÉDÉRICK.

Ce soir?

BERTHE.

Ils seront fiancés!

FRÉDÉRICK.

Allons, tout est fini pour moi... Je devais m'y attendre, et c'était là le terme de ma malheureuse destinée. (Se rapprochant encore de Berthe, et lui tendant la main.) Vous comprenez ma douleur, n'est-ce pas? vous à qui n'a point échappé tout ce qui s'est passé dans mon âme depuis que j'ai vu pour la première fois Mlle de Walstein... plaignez-moi donc! plaignez l'orphelin que toutes les infortunes viennent accabler à la fois... et qui voit s'enfuir aujourd'hui sa dernière espérance.

BERTHE.

Orphelin!.. ah! vous êtes orphelin, Monsieur?

FRÉDÉRICK.

Je n'ai jamais connu ma mère, on m'a dit

qu'elle était morte en me donnant le jour, et mon pè e...

BERTHE.

Eh bien?

FRÉDÉRICK, montrant un crêpe au pommeau de son épée.

Depuis trois mois...

BERTHE.

Ah! je comprends à présent les motifs de votre absence... M[lle] Christine, à qui vous aviez juré tout le dévouement, toute l'affection d'un frère, a cru que vous l'aviez oubliée.

FRÉDÉRICK.

Et c'est pendant ce temps qu'a été résolu ce fatal mariage... O mon père, mon père! pourquoi n'ai-je pas osé vous désobéir... quand vous m'avez défendu de penser à Christine et de me nommer jamais devant elle... et si, lorsque je suis libre et maître de mes actions, j'apprends à mon retour que celle que j'aime doit être la femme d'un autre; irai-je me jeter à la traverse de projets aussi avancés, devenus irrévocables? Ah! c'est vous, mon père, c'est vous qui m'avez perdu, c'est à vous que je devrai le malheur de toute ma vie!

BERTHE.

Que dites-vous?

FRÉDÉRICK.

Dieu m'est témoin que jusqu'à sa dernière heure, j'ai été aveuglément soumis à toutes ses volontés, que j'ai fait de continuels efforts pour me rendre digne de son amour... Aujourd'hui, je le regrette, je le pleure... et je serais prêt à donner mes jours, s'il le fallait, pour défendre sa mémoire... Mais à vous, si bonne, et qui parfois m'avez témoigné de l'amitié, je puis dire un chagrin qui m'a toujours poursuivi pendant sa vie, et qui pèse encore sur moi, maintenant que je l'ai perdu... Mon père ne m'aimait pas, il ne m'a jamais aimé... Noble et puissant seigneur, c'est avec orgueil et dureté qu'il parlait à son fils, comme au dernier de ses vassaux... J'avais de l'or, il est vrai, et je pouvais choisir à mon gré dans ses riches domaines, ceux où il me plairait de séjourner; mais de lui, de lui, jamais un sourire, jamais une parole d'affection; toujours, et de la voix et du regard, il me tenait à distance, j'étais comme un étranger, comme un exilé dans la maison de mon père... Ah! que de fois, au milieu du luxe, de cette grandeur dont j'étais entouré, n'ai-je pas désiré être le fils d'un pauvre laboureur, d'un soldat, qui n'aurait pas, lui, repoussé la tendresse de son fils! Que de fois n'ai-je pas pleuré cette mère que je n'avais pas connue, mais qui m'aurait aimé, elle, et dont l'amour aurait été mon refuge contre l'orgueil, contre la froideur de mon père!

BERTHE.

Oh! oui, elle vous aurait aimé sans doute, elle vous aurait consolé de toutes vos peines, Monsieur... c'est un abri certain que vous eussiez trouvé près d'elle... Est-ce qu'un fils peut jamais douter du cœur de sa mère? Vous autres hommes, vous avez tant de travaux et de plaisirs!.. Tant de passions qui viennent remplir tous vos instans... l'ambition, le désir d'acquérir de la gloire et des richesses, de triompher de vos rivaux et de servir votre pays... Mais pour une femme, mais pour une mère, son pays, c'est sa famille; son ambition, sa gloire, c'est le bonheur de son enfant; sa seule joie, son unique passion, c'est lui, toujours lui, elle ne vit et ne respire que pour lui; et quand elle l'a perdu, son existence n'est plus qu'une lente agonie.

FRÉDÉRICK.

Ah! M[me] Berthe, pardon; en vous parlant de mes malheurs, je vous rappelle les vôtres, et je fais couler vos larmes... Pardon, je suis un fou, un insensé... sais-je encore pourquoi je demeure dans cette maison, et pourquoi je persiste à attendre l'entrevue que j'ai demandée au comte de Walstein?.. Que lui dirai-je?.. qu'espérer encore d'une pareille démarche? Rien, n'est-ce pas? et je dois partir, même sans lui avoir parlé... Voyons, répondez-moi, conseillez-moi, M[me] Berthe, je mets en vous toute ma confiance.

BERTHE.

Eh bien! vous l'avez dit, Monsieur; il faut partir. (Ici, le Comte entre par la gauche, et prête attention à ce que Berthe dit au jeune homme.) Partir sans avoir revu Christine, et en me promettant de ne la revoir jamais.

FRÉDÉRICK.

Jamais!

LE COMTE, à part.

Qu'entends-je?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE.

BERTHE.

Le repos de cette jeune fille doit vous être sacré... l'absence seule pourra vous guérir l'un et l'autre de ce fatal amour... Si vous ne voulez pas qu'elle soit bien malheureuse, il faut la fuir, il le faut, et j'en appelle à votre honneur.

LE COMTE, s'avançant.

Et moi aussi, j'en appelle à votre honneur.

BERTHE et FRÉDÉRICK.

M. le Comte!

(Le Comte serre la main de Berthe, et, du geste, la prie de s'éloigner. Elle sort doucement en regardant avec inquiétude, le Comte et Frédérick.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, FRÉDÉRICK.

LE COMTE.

C'est un père qui vous supplie... Voyez, Monsieur, voyez comme je tremble, et combien je suis anéanti par le secret que je viens de surprendre! Là, est celui dont ma fille doit porter le nom; dans cet instant, il parcourt et va signer un contrat qui doit les unir l'un et l'autre. Je dérobe avec peine quelques minutes pour me rendre auprès de vous, et j'apprends enfin le motif des larmes de ma fille... C'est vous, Monsieur, c'est vous qui les avez fait répandre... et lorsque je croyais n'avoir à vous parler que de ma reconnaissance, il faut que je me plaigne de

vous... que je redoute votre présence dans ma maison... oh! non, non, je suis injuste sans doute, et je dois toujours croire à votre loyauté, à la noblesse de votre cœur, et celui qui a sauvé mon enfant n'a pas prétendu me faire payer un tel service en exigeant de moi que je manque à ma parole.

FRÉDÉRICK.

Vous avez raison, M. le Comte, eh! qu'importe après tout que je sois malheureux à jamais? Ne parlons plus de moi, de mon amour, de mes folles espérances; même avant de vous avoir vu, sur les conseils de Mme Berthe, ma résolution était prise... Je n'ai plus que quelques mots à dire à Votre Excellence; il y va peut-être des plus graves intérêts de votre famille... après, je l'espère, vous n'hésiterez plus à croire à ma loyauté.

LE COMTE.

Comment? expliquez-vous, Colonel.

FRÉDÉRICK, regardant au dehors.

Ah! c'est le baron de Rhinfeld, sans doute, qui vous cherche et s'approche de ce salon.

LE COMTE.

En effet, et dans ce moment... (Lui montrant une porte à droite, sur le premier plan.) Pardon, là, dans un instant, j'irai vous rejoindre... oh! je vous en conjure, ne partez par encore; moi aussi, je tiens à votre estime, je ne veux pas que le sauveur de ma fille me quitte en se croyant le droit de m'adresser un seul reproche.

(Frédérick entre dans le cabinet à droite; le Comte va au-devant de Ralph, Emmanuel et Balthazard, qui paraissent au fond à gauche.)

SCÈNE X.

LE COMTE, BALTHAZARD, EMMANUEL, RALPH.

RALPH.

Eh bien! M. le Comte, vous nous avez abandonnés? et tout en vous cherchant, je me serais perdu dans ces vastes galeries... (Se retournant vers Emmanuel, que Balthazard tient par le bras.) si mon cousin n'eût été là pour me servir de guide.

BALTHAZARD.

Grace au ciel et à ma surveillance assidue, il va tout-à-fait bien.

EMMANUEL, soupirant.

Le fait est que je vais parfaitement.

BALTHAZARD.

Un instant j'ai redouté un petit accès de délire; il s'était échappé de nos mains, mais un fidèle serviteur me l'a ramené, et je ne le quitte plus... Je ne vous quitte plus, mon jeune ami.

EMMANUEL.

Bien obligé, M. le Docteur. (Pendant ce temps, des laquais sont entrés, et ont préparé quatre fauteuils autour d'une table. Le Comte invite du geste les trois autres personnages à s'asseoir; Emmanuel dit à part, en s'asseyant.) Allons, résignons-nous; il me tombera peut-être du ciel quelqu'ange tutélaire, quelque régiment de hussards, qui m'en délivrera.

LE COMTE, à Ralph, qui tient à la main le contrat.

Eh bien! M. de Rhinfeld, avez-vous, avant l'arrivée de nos témoins et de nos amis, quelqu'observation à me faire sur les divers articles de ce contrat de mariage?

RALPH.

Une seule, M. le Comte; mais assez importante.

LE COMTE.

Parlez.

RALPH.

Tout ce qui concerne les revenus annuels que vous concédez à Mlle de Walstein est parfaitement en règle; mais si je ne me trompe, mon cousin m'avait parlé d'une somme de deux millions comptant, provenant de la vente d'un de vos domaines, et je ne la vois pas figurer sur cet acte.

LE COMTE.

Je suis surpris, Monsieur, de vous entendre tenir ce langage. Quand le Chevalier nous a quittés pour aller vous rejoindre, ne vous a-t-il pas prévenu qu'il m'était impossible désormais de disposer de cette somme?

(Ralph et Balthazard se regardent stupéfaits.)

RALPH.

Quoi! M. le Comte, il n'est pas vrai que vous ayez réalisé une somme de deux millions.

LE COMTE.

J'ai en effet cette somme entre les mains.

BALTHAZARD, à part.

Je respire!

LE COMTE.

Mais à titre de dépôt seulement; cette somme ne m'appartient plus... La haine de mon cousin de Neubourg devait encore me poursuivre après sa mort; à la suite d'un procès entre nous, qui avait duré près de deux années, un tribunal inique et corrompu vient de déclarer que ces deux millions reviennent à la succession des Neubourg.

BALTHAZARD, à part.

A la succession des Neubourg!

RALPH, à part.

Est-ce que les deux millions nous échapperaient?

(Balthazard a fait un signe à Ralph, celui-ci le regarde et cherche à comprendre.)

LE COMTE.

Parlez, M. Emmanuel, j'en appelle à votre témoignage, si dans ce moment, vous pouvez me comprendre, répondez, n'avez-vous pas dit cela à M. de Rhinfeld?

EMMANUEL, cherchant ce qu'il doit dire, dans les yeux de Ralph et de Balthazard.

Si fait, si fait, je l'ai dit... c'est-à-dire, non... je ne me le rappelle plus... (Bas à Ralph.) Voyons, soufflez-moi à votre tour... Que faut-il que je réponde?

RALPH, bas à Balthazard.

Cher ami, nous sommes volés.

BALTHAZARD, bas.

Va toujours, fais le généreux!

RALPH.

Plait-il?

BALTHAZARD.

Va toujours.

(Emmanuel veut faire un pas vers le Comte, Balthazard le retient, les signes continuent entre lui et Ralph.)

LE COMTE.

Vous gardez le silence, M. de Rhinfeld... et vraiment il est bien fâcheux que nous ayons maintenant entre nous pour nous servir de témoin l'un envers l'autre, quelqu'un qui a si peu de raison ou si peu de mémoire.

EMMANUEL.

Monseigneur...

BALTHAZARD, bas.

Silence, mon jeune ami.

LE COMTE.

En vous voyant aujourd'hui, j'ai dû croire que vous aviez été prévenu; s'il n'en est pas ainsi, M. le Baron, ce tort n'est pas le mien; je ne puis que vous rendre votre parole et vous supplier de me dégager de la mienne.

RALPH, bas.

Partir! et laisser ici le magot! Ça ne fait pas mon compte.

EMMANUEL, bas.

Ça ferait le mien.

RALPH, se rapprochant solennellement du Comte.

Monseigneur, sur mon honneur et sur ma conscience, le cousin Emmanuel ne m'avait pas dit un mot de tout cela... mais votre explication franche et loyale ne me suffit-elle pas? De grace, que rien ne soit changé à nos projets. Je suis heureux de réparer envers vous les torts de ce M. de Neubourg, qui vous a fait tant de mal, et dont je maudis le souvenir presqu'autant que vous le maudissez vous-même. (A part.) C'est vrai, c'est lui qui nous fera peut-être perdre deux millions.

LE COMTE.

Ses torts envers moi! ils sont tels, Monsieur, qu'à son nom seul, vous l'avez vu, je me sens, malgré moi, transporté de colère et d'indignation... Un vil ambitieux qui a cherché par tous les moyens à me perdre, à s'élever sur les ruines de sa famille... Neubourg!.. Neubourg!.. le perfide!

RALPH.

Le misérable! l'infâme!

SCÈNE XI.

Les Mêmes, FRÉDÉRICK.

FRÉDÉRICK, sortant du cabinet, et s'élançant vivement jusqu'à Ralph.

Arrêtez, Monsieur, arrêtez... Je vous défends d'insulter davantage à la mémoire de mon père.

TOUS.

Son père!

(Mouvement d'effroi chez Ralph et Balthazard, et de joie chez Emmanuel.)

EMMANUEL, à part.

Un officier de hussards! je suis sauvé!

BALTHAZARD, bas à Ralph.

Nous sommes perdus!..

RALPH, bas.

Non, il est seul.

BALTHAZARD.

Seul? remettons-nous.

Tous deux la main sur la poitrine et prêts à se servir de leurs armes, ont à la fois les yeux sur le Colonel et sur le Chevalier. Karl et Léopold viennent aussi paraître au fond du théâtre. Ralph, pendant les lignes qui vont suivre, leur fait signe de se retirer.)

LE COMTE, à Frédérick.

Quoi! Monsieur, vous seriez?..

FRÉDÉRICK.

Oui, je suis Frédérick de Neubourg... le fils de celui que vous avez appelé votre plus mortel ennemi, M. le Comte... et voilà le secret que je voulais vous révéler... A vous, à vous seul, je puis reconnaître le droit de vous plaindre de mon père; ses torts envers vous, c'était moi qui voulais les réparer autant qu'il est en mon pouvoir... Oui, je venais vous faire l'abandon de cette somme que vous avez perdue dans ce fatal procès, et vous dire: Par pitié, que vos malédictions cessent de poursuivre celui qui n'est plus... Sa mort n'a-t-elle pas dû terminer toutes vos haines?.. Grace pour lui! grace pour moi qui ne suis point coupable! et lorsqu'un impérieux devoir va m'éloigner de vous pour jamais, que j'emporte du moins votre amitié. (Le Comte lui tend la main avec affection.) Voilà, M. le Comte, ce que je voulais vous dire; mais à tout autre qui oserait mal parler du duc de Neubourg, j'imposerai silence comme je viens de le faire.

RALPH.

Est-ce une provocation que vous m'adressez, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

C'est au moins un avertissement salutaire que je vous donne.

RALPH.

Et si j'hésitais à le suivre?

FRÉDÉRICK.

Alors, je vous dirais qu'il y a lâcheté à jeter des injures sur une tombe.

RALPH.

C'en est trop! et vous me rendrez compte de cette parole...

FRÉDÉRICK.

Quand vous voudrez.

LE COMTE.

Au nom du ciel, Messieurs, écoutez-moi...

BALTHAZAR, passant vivement entre Ralph et Frédérick.

Je crois qu'il m'est facile de terminer cette querelle...

(Ici Emmanuel, que Balthazard vient de lâcher, fait un mouvement pour s'enfuir.)

RALPH, arrêtant vivement Emmanuel, qui veut s'échapper, et le ramenant sur le devant de la scène.

Ne me retenez pas, mon cher cousin, ne me retenez pas...

BALTHAZARD, à Frédérick.

Je rends justice, Monsieur, à ce mouvement généreux qui vous porte à défendre la mémoire du duc de Neubourg. Quand tous les autres penseraient mal de lui et le condamneraient, pour vous, il est sacré et respectable; vous lui devez d'autant plus de reconnaissance que, lui, a tout fait pour vous sans rien vous devoir; car, il faut bien vous l'a-

vouer, et il m'en coûte, Colonel, vous n'êtes point son fils...

TOUS.

Comment?..

FRÉDÉRICK.

Qu'osez-vous dire?

BALTHAZARD.

Vous n'êtes point son fils. Le docteur Walzer, qui vous a élevé, que vous connaissez bien, et que je remplace auprès de MM. de Rhinfeld, m'a autorisé à faire cette déclaration... et pour preuve... voici quelques lignes de sa main et avec sa signature; voyez, surtout, l'extrait mortuaire de celui dont vous portez le nom... Frédérick de Neubourg... mort il y a dix-huit ans... Regardez... regardez...

(Le Comte, Balthazard et Frédérick sont groupés autour des papiers. Ralph est demeuré auprès d'Emmanuel, qu'il tient en respect.)

RALPH, à part.

Que signifie?.. Est-ce un mensonge, une ruse de Balthazard?

EMMANUEL.

Balthazard! Un quatrième nom que je ne lui connaissais pas.

FRÉDÉRICK, avec désespoir.

Je n'étais point son fils!.. Et ses bienfaits, ce n'était qu'à son ambition, à sa haine pour vous que je les ai dus... Mais qui suis-je donc, mon Dieu!

BALTHAZARD.

Là-dessus, le docteur seul, quand vous le reverrez, pourra vous instruire. Mais vous reconnaissez bien, n'est-ce pas, la valeur de cet acte qui détruit à jamais tous vos droits? Vous veniez restituer deux millions... Nous faisons plus, nous restituons toute la fortune, tous les titres, puisque celui que vous avez si long-temps appelé votre père n'a plus d'autre héritier que son parent, le comte de Walstein... (Bas, en se retournant vers Ralph.) Hein? qu'est-ce que tu dis de celui-là?.. Je crois qu'on est encore le père aux autres.

LE COMTE, à Frédérick.

M. Frédéric, tant que j'existerai, vous aurez toujours en moi un appui, un protecteur.

FRÉDÉRICK.

M. le Comte, je ne veux plus, à l'avenir, devoir mon existence qu'à moi-même... Songez-y donc, le nom que je porte est un nom usurpé... et mon épée de colonel même... mon épée... ce n'est pas à moi qu'elle a été donnée, c'est au fils du noble et puissant seigneur, c'est à Frédérick de Neubourg.

LE COMTE.

Cette épée, Colonel, nul plus que vous n'est digne de la porter! et quand même vous ne l'auriez pas gagnée sur les champs de bataille, n'en faites-vous pas chaque jour le plus noble usage contre les bandits que vous avez juré d'exterminer?

RALPH, à part.

Ah! c'était lui!...

EMMANUEL, à part.

Brave jeune homme, pourquoi n'a-t-il pas encore tenu son serment!

(Ici le théâtre se garnit, au fond, de laquais en grande livrée et portant des flambeaux; puis, des dames et des seigneurs paraissent aussi et viennent saluer le comte de Walstein.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HENRY, annonçant, d'autres LAQUAIS, CONVIVES; puis BERTHE et CHRISTINE.

HENRY.

M. le Comte, tout est prêt dans le salon voisin pour le repas des fiançailles.

(Le Comte va au-devant de ses convives. Christine en toilette est amenée par Berthe et vient aussi saluer les invités.)

FRÉDÉRICK, à part, en la regardant.

Christine!.. Je ne la verrai plus.

CHRISTINE.

Berthe, par pitié, ne m'abandonne pas.

RALPH, à part, regardant Frédérick.

Ah! tu as juré d'exterminer les bandits, toi! (Bas, s'approchant de lui.) Colonel, tout à l'heure vous m'avez appelé lâche... J'ai à cœur de vous prouver que je ne le suis pas.

FRÉDÉRIC.

Soit... Je n'y songeais plus... Mais, dans ce moment, j'aurais du plaisir à me battre avec vous, Monsieur...

RALPH, à part.

Moi, j'aurais du plaisir à me délivrer de toi. (Bas à Frédérick.) Dans une heure, à l'entrée de la grande avenue.

FRÉDÉRICK.

J'y serai.

(Ralph le quitte et va à son tour, avec Emmanuel et Balthazard, se présenter à la société.)

LE COMTE, s'adressant à tous.

Venez, venez, Messieurs. (Se retournant vers Frédérick.) Nous nous reverrons, n'est-il pas vrai, Colonel?

FRÉDÉRICK.

Je ne crois pas, Monseigneur... (Bas à Christine, auprès de laquelle il se trouve.) Mademoiselle... adieu, adieu pour toujours!..

(Il s'éloigne lentement en pressant la main de Berthe, qui le suit des yeux avec chagrin. Ralph, après avoir salué les autres personnages, vient offrir la main à Christine, et c'est là seulement que Berthe aperçoit les traits du faux baron de Rhinfeld, qu'elle cherche vainement à voir depuis le commencement de la scène. Mouvement de surprise et de terreur; puis elle regarde encore, le reconnaît, pousse un grand cri et s'évanouit. Tous les personnages qui étaient près de quitter le salon pour la signature, s'arrêtent et se retournent. Effroi de Ralph, qui a fixé les yeux sur Berthe en même temps qu'elle le regardait.)

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Ma pauvre Berthe évanouie!

RALPH, à part.

Berthe! c'est elle! Que faire? Elle m'a reconnu!

CHRISTINE.

Ah! du secours! du secours!

RALPH, vivement.

Docteur Seligman!.. Où est-il? où est-il donc? Docteur! docteur Seligman!

BALTHAZARD, quittant Emmanuel qu'il tenait sous le bras.

Me voilà ! M. le Baron, me voilà !

EMMANUEL.

A merveille ! je suis sauvé.

LÉOPOLD, l'arrêtant.

Pas encore !

RALPH, à Balthazard.

Ah ! mon ami, mon cher Docteur, prenez soin de cette femme... (Bas.) Il faut l'emmener, l'éloigner d'ici, me délivrer de sa présence.

BALTHAZARD.

Comment ?

RALPH.

Comme tu voudras... Mais il le faut : c'est Berthe... c'est mon épouse...

BALTHAZARD.

Ton épouse!... (Se tournant vers les autres personnages, après avoir tâté le pouls de Berthe.) Ce n'est rien, un saisissement subit... la foule dont dont elle est entourée... Un peu d'air et de tranquillité, et je réponds d'elle... Tenez... là, dans cette chambre... Soyez sans inquiétude, Mademoiselle : je vous dis que j'en réponds.

(On a transporté Berthe, encore évanouie, dans une chambre voisine, à gauche. Tous les personnages demeurent groupés en biais du côté de cette chambre.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, moins BERTHE et BALTHAZARD.

RALPH.

Oh! j'ai confiance pleine et entière dans les paroles du docteur Seligman... le plus savant homme et le plus humain que je connaisse... Venez, Mademoiselle.

CHRISTINE.

Pardonnez à mon émotion, Monsieur ; mais si vous saviez toute la tendresse que Berthe a pour moi, si vous saviez...

RALPH.

Oh! je comprends cela, Mademoiselle, et votre émotion, je la partage ; voyez, je tremble encore. Mais, venez, je vous en conjure.

(Balthazard reparaît à l'entrée de la chambre à gauche.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BALTHAZARD.

CHRISTINE.

Eh bien ! Monsieur ?..

BALTHAZARD.

Elle va beaucoup mieux... seulement le bruit lui fait mal, et pour que mes soins ne soient pas inutiles, je vous demande en grace...

RALPH.

C'est bien, c'est bien. Nous nous retirons, mon cher Docteur. Demeurez auprès d'elle, ne la quittez pas... Venez, ma belle future.

(Tout le monde s'éloigne par la droite. Léopold a continué de se tenir auprès d'Emmanuel. Celui-ci offre sa main à une dame. Léopold prend un flambeau et se place encore auprès de lui.)

LÉOPOLD.

M. le Chevalier, c'est moi qui aurai l'honneur de vous servir à table.

EMMANUEL.

Ah ! c'est toi... Merci, mon garçon, merci.

(Ces trois personnages sortent les derniers de tous. Le salon est dans une obscurité presque complète. Karl, en postillon, reparaît au fond du théâtre. Balthazard s'approche de lui.)

SCÈNE XV.

BALTHAZARD, KARL, puis BERTHE.

BALTHAZARD, à Karl.

La chaise de poste n'est pas encore dételée ?

KARL.

Pas encore, Doyen.

BALTHAZARD.

Suis-moi.

(Tous deux marchent vers la chambre à gauche. Berthe en sort vivement ; elle est pâle et dans la plus violente agitation.)

BERTHE.

Oh ! c'était lui ! Ralph ! Je l'ai reconnu !.. Il faut que je le revoie, que je le démasque en présence de tous... Il est là... Je veux à l'instant..

(Elle marche vers la gauche ; mais sur un signe de Balthazard, Karl arrête Berthe, lui met un mouchoir sur la bouche et l'enlève dans ses bras.)

BALTHAZARD.

En chaise de poste, et de là au souterrain.

(Ils s'éloignent par le fond. On entend la voix de Ralph dans la coulisse de droite.)

RALPH.

A la santé de ma belle future !

(La toile tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

L'intérieur des souterrains de Saint-Norbert. A gauche de l'acteur, un chemin tournant, conduisant à l'entrée principale de la caverne, laquelle est au troisième plan. A droite, au premier plan, une voûte, conduisant également dehors; à gauche, aussi au premier plan, autre voûte noire. Au fond, les débris d'un énorme pilier brisé; dans ce pilier est scellé un anneau de fer.

SCÈNE I.

LUDOVIC, SCHWARTZ, MAX, PETERS, VOLEURS.

(Au lever du rideau, tableau d'une orgie de brigands.)

LUDOVIC, à Léopold.

Allons, petit, puisque tu as quitté le château pour nous annoncer que, là-bas, tout va pour le mieux, en réjouissance des bonnes nouvelles que tu nous apportes, chante-nous les couplets de la ronde des *Enfans du Diable*, dont nous ne savons, nous, que le refrain.

LÉOPOLD.

A votre service, Lieutenant, et, pour me mettre en voix, encore un verre de rack!

Air nouveau de Mlle Loïsa Puget. ([illegible])

CHŒUR.

Buvons tous! et vive l'orgie!
En avant, enfans de Lucifer!
Inventons, dans notre folie,
Des plaisirs vraiment dignes de l'enfer.
En avant! en avant! et vive l'orgie!
Répétons le refrain qu'on chante en enfer!

LÉOPOLD.

PREMIER COUPLET.

Un beau jour, Satan, notre père,
Pour le malheur du genre humain,
En riant, nous jeta sur terre...
Il peut nous reprendre demain.

Buvons tous, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Enfans du diable que nous sommes,
Puisqu'à lui nous retournerons,
Ayons tous les vices des hommes,
Et tous les plaisirs des démons.

Buvons tous, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Des humains, vienne la vengeance!
Le verre en main, on l'attendra;
Jamais plus haut que la potence
Leur justice ne nous pendra.

Buvons tous, etc.

SCHWARTZ, levant son verre.

Camarades, je bois à la réussite de l'entreprise tentée par le Capitaine! Hurra pour les deux millions!

TOUS.

Hurra!

LUDOVIC, portant un second toast.

A notre prochaine rencontre avec les soldats de l'Électeur!

TOUS.

Hurra!

LUDOVIC.

Et, pour vous dérouiller les bras, maintenant que vous avez dansé comme des démons et bu comme des outres, une heure de manœuvres et de petite guerre... En avant!

TOUS.

En avant!

(Combats simulés, manœuvres, évolutions. A la fin des évolutions, Birmann paraît en haut du chemin tournant.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BIRMANN.

BIRMANN.

Alerte, camarades!

LUDOVIC.

Birmann!.. pourquoi as-tu quitté le poste que je t'ai donné?

BIRMANN.

Lieutenant, j'y étais encore il y a dix minutes... à l'entrée de la grande avenue, caché derrière un gros bouquet d'arbres, quand j'ai vu paraître à dix pas devant moi...

LUDOVIC.

Qui?

BIRMANN.

Le colonel de hussards de ce matin.

SCHWARTZ.

Tu le connais?

BIRMANN.

A la clarté de la lune, j'ai reconnu son uniforme.

LUDOVIC.

Il n'est pas seul?

BIRMANN.

Il était seul dans ce moment-là; mais, seul ou non, vous comprenez que sa présence, à cette heure de nuit, si près du château, ne peut nous être indifférente. Je me suis dit: Prévenons les camarades; si le Colonel n'est pas accompagné, c'est un imprudent. Enlevons l'imprudent.

TOUS.

Oui!

BIRMANN.

Si, ce qui est beaucoup plus probable, ses soldats l'accompagnent, c'est qu'on a éventé le stratagème de notre Capitaine, et il est perdu.

TOUS.

Ah!..

LUDOVIC.

Oui, si nous n'étions pas en force pour brosser tous les hussards de la Bavière.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah!

LUDOVIC.

Camarades, pas une minute à perdre! depuis

quinze jours, nous demandons au diable une occasion... l'occasion est venue. Schwartz, reste ici ; je te confie la garde du souterrain... Nous, enfans, sauvons le Capitaine.

TOUS.

Sauvons le Capitaine !

(Ils sortent par divers chemins.)

SCÈNE III.

SCHWARTZ, seul.

Est-ce que, vraiment, la vie du Capitaine serait menacée? aurait-on découvert?.. Cependant toutes ses précautions étaient bien prises ; de notre côté, nous avons fait disparaître toutes les traces de l'événement : nous aurions pu enterrer là-haut les cadavres de nos victimes ; nous avons jugé plus prudent de les enfermer dans notre impénétrable retraite : ils reposent, là, sous cette voûte. (Il indique la première voûte à gauche.) Hein ?.. j'ai cru entendre... (Se retournant du côté opposé.) Eh non !.. imbécille que je suis... c'est quelqu'un qui vient par l'entrée du vieux chêne... Balthazard ! et Karl l'accompagne... Que diable portent-ils donc tous deux?

SCÈNE IV.

SCHWARTZ, BALTHAZARD et KARL, portant Berthe bâillonnée, qu'ils déposent à terre.

BALTHAZARD.

Bonsoir, l'aubergiste.

SCHWARTZ.

Qu'est-ce que vous déposez donc là, Doyen ?

BALTHAZARD.

Une femme.

SCHWARTZ.

Est-elle morte ?

KARL.

Ma foi ! elle n'en vaut guère mieux ; elle doit étouffer.

(Il va pour lui ôter le bâillon.)

BALTHAZARD, l'arrêtant.

Laisse donc... c'est inutile.

SCHWARTZ.

Mais le coup est donc manqué, que vous voilà ici ?

BALTHAZARD.

Manqué ? Tout va le mieux du monde, au contraire... seulement, cette femme aurait pu nous gêner; le Capitaine nous a chargés de l'envoyer à tous les diables... et nous vous l'apportons.

SCHWARTZ.

Mais, Ralph ne court-il pas un autre danger?

BALTHAZARD.

Quel danger?

SCHWARTZ.

Le colonel Frédérick...

BALTHAZARD.

Il est venu au château, mais il en est reparti, et, à l'heure qu'il est, il doit être rentré à Munich.

SCHWARTZ.

A l'heure qu'il est, le Colonel fait le guet sur la grande avenue, comme un homme qui attend un signal.

BALTHAZARD.

Diable! c'est louche... Est-il seul ?

SCHWARTZ.

Nous le saurons bientôt, car Ludovic vient de sortir. Si le Colonel est seul, on l'enlève... c'est un ôtage; s'il a son monde avec lui, on l'attaque, et, alors, ma foi ! au plus fort !

BALTHAZARD.

Très bien ! mais le Capitaine ne sait rien de tout cela, il faut l'avertir. Rentrons au château avec les mêmes précautions que nous avons prises pour en sortir. Viens avec nous, l'aubergiste ; ici, tu ne sers à rien, et, si le chef est en danger, notre place est auprès de lui. Partons!

KARL.

Mais cette femme ?..

BALTHAZARD.

Eh bien ! crois-tu que nous allons la remporter? Cette femme s'appelait autrefois Mme Ralph.

KARL.

La femme du Capitaine !

BALTHAZARD.

Mais, comme, ce soir, le Capitaine en épouse une seconde, tu conçois que la première est de trop... Ainsi, en route !

KARL et SCHWARTZ.

En route! (Ils sortent par la voûte à droite.)

SCÈNE V.

BERTHE, seule.

(Pendant la sortie des trois brigands, on a vu Berthe donner quelques signes d'existence, s'agiter convulsivement, puis porter la main au bâillon qui lui ferme la bouche; puis, par un effort violent, l'arracher enfin, et retomber en poussant un grand soupir.)

Ah ! de l'air!.. de l'air!.. Je respire enfin. (Se soulevant.) Où suis-je?.. des voûtes sombres... les murs d'un caveau... et cet air glacial qui me frappe au visage... et m'a rendue à la vie... Suis-je dans une tombe?.. que s'est-il donc passé? (Rappelant ses idées.) Ah ! je me souviens ! lui ! c'était bien lui, Ralph, l'auteur de tous mes maux... celui qui a vendu mon fils!.. Mais, où m'ont-ils conduite, ô mon Dieu ! dois-je mourir ici ? Où trouver une issue?.. aurai-je la force de chercher? Seigneur, soutenez mon courage!.. guidez les pas de la pauvre femme!.. (Indiquant la voûte à gauche.) De ce côté, peut-être... sous cette voûte. (En disant ces mots, elle s'est avancée ; mais, au moment où elle plonge ses regards sous la voûte, elle pousse un grand cri, et recule, épouvantée, à l'autre extrémité de la scène.) Ah ! qu'ai-je vu !.. (Elle chancelle.) Sainte Vierge !.. le cœur me manque... la force m'abandonne... (Elle s'appuie contre le mur de la voûte à droite.) Je meurs!

(Elle tombe, à l'entrée de la voûte, privée de sentiment.)

SCÈNE VI.

BERTHE, évanouie, FRÉDÉRICK, amené par Ludovic, BIRMANN, et TOUS LES BRIGANDS; puis RALPH. (Ils arrivent par le chemin tournant.)

FRÉDÉRICK.

Où m'avez-vous conduit, misérables?

LUDOVIC.

Un peu de patience, vaillant Colonel, tu sauras cela tout à l'heure ; mais ne te presse pas d'injurier ceux qui, bientôt, seront tes juges.

FRÉDÉRICK.

Mes juges?

LUDOVIC.

Ainsi le veut le droit de la guerre.

FRÉDÉRICK.

Le droit de la guerre, avez-vous dit?.. vous qui ne connaissez de droit que celui du poignard, de discipline que le brigandage, de victoire que le meurtre et le vol!.. vous qui livrez vos batailles, non pas en plaine et à la clarté du soseil, mais au détour d'un bois et dans les ténèbres de la nuit! parce que vous vivez armés contre la société et en hostilité perpétuelle avec ce qu'on doit respecter et défendre, vous croyez faire la guerre, et vous vous parez du beau nom de soldats? Arrière!.. Vous pourrez être mes bourreaux, vous ne serez jamais mes juges

TOUS, se précipitant vers lui.

Qu'il meure!

RALPH, paraissant en haut du chemin tournant.

Arrêtez!

TOUS.

Le Capitaine!

FRÉDÉRICK.

Quelle est cette voix?

RALPH.

Cet homme m'appartient! C'est moi qui vous l'ai livré, à moi seul le droit de disposer de sa vie. (Il descend en scène.)

FRÉDÉRICK, stupéfait.

Vous!.. vous ici!.. et pour commander à ces hommes... vous, baron de Rhinfeld!..

RALPH.

Le baron de Rhinfeld?.. (Indiquant la voûte à gauche.) Il est ici... avec les siens.

FRÉDÉRICK.

Assassinés!.. Mais toi!.. toi! qui donc es-tu?

RALPH.

Je suis ton implacable adversaire, comme tu es mon ennemi juré. Je suis le chef de ces hommes que tu as fait serment d'anéantir jusqu'au dernier. Je suis Ralph le bandit.

FRÉDÉRICK.

Trahison!.. Ainsi cette provocation n'était qu'un piége abominable?

RALPH.

Non pas, mon beau colonel, car aucun de mes hommes n'était prévenu de notre rendez-vous, et s'ils ont mis la main sur toi, c'est à mon insu et par excès de précaution. Mais tout cela peut se réparer: Ici, comme là-haut, nous pouvons vider notre querelle; les témoins ne nous manqueront pas, et j'ai beau ne plus être baron de Rhinfeld, je n'en suis pas moins ton ennemi, et, qui plus est, ton rival.

FRÉDÉRICK, avec indignation.

Vous! mon rival?

RALPH.

A telles enseignes que, cette nuit, je vais être fiancé à celle que tu aimes...

FRÉDÉRICK.

Christine!

RALPH.

Et que si, dans ce moment, j'ai pu m'absenter du château de *mon beau-père*, ce n'est qu'en prétextant la nécessité de m'enfermer une heure ou deux dans *mon appartement* avec mon cousin Emmanuel, pour examiner une dernière fois les clauses du contrat, tandis que *ma future* est allé prier pour elle et pour moi sur le tombeau de feue *ma* noble *belle-mère*. Ainsi, jeune homme, vous voyez que mes momens sont comptés. Si donc votre intention est toujours de me faire raison...

FRÉDÉRICK.

Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous!.. Il n'y a plus de duel possible entre nous deux.

RALPH, raillant.

Et pourquoi donc?.. Mon épée n'est-elle pas assez noble pour se croiser avec la vôtre?

FRÉDÉRICK, avec emportement.

Vous n'avez pas le droit de porter une épée, c'est l'arme du soldat; moi, je ne sais pas me servir du poignard: c'est l'arme des assassins.

RALPH, cherchant à maîtriser sa colère.

Cependant, Colonel, il faut en finir... Que ferons-nous donc?

FRÉDÉRICK.

Vous m'assassinerez!

RALPH, froidement.

Au fait, c'est un moyen... Qu'en pensez-vous?

TOUS LES BRIGANDS.

A mort, le Colonel!..

RALPH, avec force.

Silence tous!.. Oui, cet homme doit mourir et il mourra! mais il trouve nos poignards indignes de lui, et je le trouve à mon tour indigne de nos poignards. Écoutez-moi d'abord, car ce n'est pas de lui seulement, c'est de vous tous qu'il s'agit.

TOUS.

De nous?

RALPH.

Je vous l'ai dit, les momens sont précieux... avant une heure, il faut qu'on me revoie au château de Walstein; mais demain, avant la fin du jour, il faut que vous y entriez tous.

TOUS.

Comment?

RALPH.

Comment? par la grande avenue, où tous les vassaux du noble Comte vous attendront pour vous saluer à votre passage; par le pont-levis qui se baissera devant vous, par la grille d'honneur qui s'ouvrira pour laisser passer les amis et les parens du noble baron de Rhinfeld.

LUDOVIC.

Tes parens?

RALPH.

Voici la liste de ma famille, qui m'a été donnée par mon cousin le chevalier Emmanuel.

BIRMANN.

Mais lui-même ?

RALPH.

Oh ! soyez sans inquiétude sur son compte ; au lieu de moi, c'est lui que j'ai mis sous clé dans mon appartement, d'où il ne sortira qu'à mon retour. Parcourez cette liste, et remerciez-moi des lettres de noblesse que je vous donne ; pas un de vous, dont je ne fasse, demain, un homme de qualité ; à vous, amis, tous les titres, tous les insignes du blason, depuis la croix de simple burgrave, jusqu'à la couronne de duc et de comte.

TOUS.

Hurra !

FRÉDÉRICK.

Les infâmes !

LUDOVIC.

Et nous partons ?

RALPH.

A l'instant ! moi, pour rentrer au château, vous, pour aller choisir des habits de cour chez le juif Daniel, qui nous sert de receleur. (A Frédérick.) Quant à toi, noble soldat, ton sang ne coulera pas sous l'épée d'un bandit ; sois satisfait, nous te cédons la place. Demain, nous serons riches, aujourd'hui, nous disons à cette sombre retraite un éternel adieu. Cette demeure est désormais la tienne, tu n'en sortiras plus !

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !

FRÉDÉRICK.

Quoi ! misérables !..

RALPH.

Camarades, qu'on l'empêche de nous suivre, qu'on referme sur lui toutes les issues de cette caverne ! et nous, au château de Walstein !

TOUS.

Au château ! au château !..

(Pendant la fin de cette scène, les brigands ont saisi Frédérick, et malgré sa résistance, l'ont attaché avec de fortes cordes, après un anneau de fer, scellé dans le pilier du fond. Ils sortent tous à la suite de Ralph. Une lampe abandonnée par les bandits, au fond du caveau, éclaire faiblement cette partie du théâtre, le reste est toujours dans l'obscurité.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRICK, seul d'abord ; puis BERTHE.

FRÉDÉRICK.

Enchaîné ! et il me faudra périr ici sans pouvoir essayer même de fuir cette affreuse destinée... Et Christine, Christine aussi va tomber au pouvoir de cet infâme !.. Personne, puisque je suis enseveli vivant dans ce caveau, personne pour te défendre, Christine, et pour déjouer cette trame infernale !.. Ah ! la pensée de ton malheur sera là, toujours là, jusqu'à ma dernière heure, elle ajoutera encore aux souffrances de mon agonie !..

(Pendant ces dernières lignes, on a vu, sous la voûte à droite, Berthe se soulever avec effort.)

BERTHE.

Je ne suis plus seule... j'ai entendu des cris terribles... Oh ! pitié !.. pitié !..

FRÉDÉRICK.

On a parlé... Qui donc est resté près de moi ?.. (Apercevant Berthe, qui s'est avancée hors de la voûte.) Une femme !.. Me trompé-je ?.. Mme Berthe !..

BERTHE, se retournant.

Qui m'appelle ?..

FRÉDÉRICK.

Venez... oh ! venez, je vous en supplie !.. ces liens, que je ne puis briser...

BERTHE, se rapprochant.

Ah ! c'est vous... c'est vous, M. Frédérick ?..

FRÉDÉRICK.

Moi, jeté dans ce souterrain par Ralph le bandit, et enchaîné par son ordre à cette place.

BERTHE.

Ces liens... comment les rompre ?.. Aurai-je la force...

FRÉDÉRICK.

Tenez, tenez, Mme Berthe, là, un poignard...

BERTHE.

Ah !..

(Elle prend le poignard et coupe les cordes. Tous deux descendent le théâtre.)

FRÉDÉRICK.

Mais vous, qui vous a conduite ici ?

BERTHE.

Le sais-je ?.. Mais c'est à lui aussi, sans doute... c'est à Ralph qu'on obéissait... ils m'ont entraînée, en étouffant mes cris au risque de me tuer... et il ne m'est pas même resté le sentiment de ma souffrance, de ma terreur... jusqu'à l'instant où un froid glacial est venu me rappeler à la vie... Alors, j'ai voulu fuir... mais à quelque pas de moi... (Regardant autour d'elle avec un profond sentiment de terreur.) Oh ! j'ose à peine réveiller mes souvenirs... (Elle montre la première coulisse à gauche.) Là... oui, c'était là... des cadavres... l'un deux... oui, telle était ma terreur !.. il m'a semblé voir sa main trembler... puis, entendre un cri plaintif... Tenez, encore ! encore !.. écoutez, et dites-moi si je m'abuse... dites-moi si j'ai perdu la raison ?..

(Musique plaintive en sourdine.)

FRÉDÉRICK, courant vivement de ce côté.

Non, vous n'êtes pas en délire, Mme Berthe, non... c'est bien là le cri d'un mourant qui demande du secours !.. ah ! courons, courons... s'il en est temps encore !..

(Il disparaît un instant, Berthe le suit des yeux avec une inquiète curiosité, et il entre soutenant dans ses bras le docteur Walzer, dépouillé de son manteau et de son habit, et la poitrine couverte de sang.)

SCÈNE VIII.

BERTHE, FRÉDÉRICK, WALZER.

WALZER, rouvrant les yeux et d'une voix faible.

Que faites-vous ? vos soins sont inutiles.

FRÉDÉRICK.

Le docteur Walzer !

WALZER.

Impossible de me sauver, je le sens... le poignard a frappé à quelques lignes du cœur... et dans un instant... la mort....

FRÉDÉRICK.

Ah! je vous en supplie, vous qui avez élevé mon enfance, regardez-moi... reconnaissez-moi à cet instant suprême.

WALZER.

Frédérick!

FRÉDÉRICK.

Cet instant où prêts de paraître devant Dieu, vous ne voudriez pas commettre un mensonge... Docteur, répondez-moi, est-il vrai que je ne sois pas Frédérick de Neubourg?

WALZER.

Non, non, vous ne l'êtes pas.

FRÉDÉRICK.

Parlez, qui suis-je donc? et si je parvenais amais à fuir de cette caverne, n'aurais-je donc aucun espoir de retrouver ma famille?

WALZER.

Votre famille! attendez!.. peut-être...

FRÉDÉRICK.

Eh bien!

WALZER.

Eh bien! il y a dix huit ans... à Francfort... dans une pauvre maison du faubourg de Saint-Pierre, un homme, à prix d'or, m'a livré son fils...

BERTHE.

Comment! qu'avez-vous dit? il y a dix-huit ans...

WALZER.

Oui, c'est cela... j'en suis bien sûr, c'était le 6 décembre 1688.

BERTHE, à part, en regardant avec émotion, Frédérick.

O ciel! le 6 décembre!

FRÉDÉRICK.

Achevez, Monsieur, achevez, celui qui vous a livré cet enfant... mon père, vous le connaissiez, n'est-ce pas?

WALZER.

Depuis quelques jours seulement, nous nous étions vus à la taverne de *l'Aigle-Noir*.

FRÉDÉRICK.

Son nom?

BERTHE, à demi-voix, à Walzer.

Ah! ne le dites pas, par pitié pour son fils! ne le dites pas!

FRÉDÉRICK.

Eh bien!.. je vous en supplie, le nom de mon père!

WALZER, qui s'est relevé avec énergie, et regarde expressivement Berthe.

Je mourrai sans vous l'avoir fait connaître... oh! ne m'accablez pas... ce n'est pas pour cela que vous avez le droit de me maudire... mais ce que je ne puis me pardonner à mon dernier moment, c'est... c'est que vous aviez une mère, une mère que j'ai rendue bien malheureuse, en lui enlevant son enfant... son nom à elle, je puis vous le dire... elle s'appelle Berthe.

FRÉDÉRICK.

Berthe!

WALZER.

Elle existe, et depuis, je l'ai vue souvent au château de Walstein.

FRÉDÉRICK, regardant Berthe.

Au château de Walstein!

BERTHE.

Oui, moi, moi, mon fils! mon pauvre Georges!

FRÉDÉRICK.

Ma Mère!

WALZER, tombant à genoux.

Et maintenant, grace! grace! Madame, j'ai été témoin de vos regrets, j'ai vu couler vos larmes, et j'ai eu la cruauté de garder le silence... Frédérick et vous aussi... pardonnez-moi... (Ici, la voix du docteur s'affaiblit, et il tombe en murmurant.) Grace!.. grace!..

FRÉDÉRICK.

Ah! son cœur ne bat plus, il est mort! mais vous, vous, il est donc vrai? ma mère!

BERTHE.

Oui, ta mère! ta mère qui t'a bien pleuré! va!.. et qui te pleure encore, puisqu'elle te retrouve ici... au milieu de tous ces morts qui nous appellent à eux, et dont nous ne serons plus séparés.

FRÉDÉRICK, avec énergie.

Ah! je vous sauverai, je vous sauverai, ma mère!

BERTHE.

Non, je n'ai plus d'espérance, et notre tombeau ne doit pas se rouvrir... tiens! notre dernière chance de salut va s'enfuir pour jamais, avec la dernière lueur de cette lampe.

(On entend au dehors, à une assez grande distance, le bruit d'une horloge qui sonne dix heures.)

FRÉDÉRICK.

Ah! par là... écoutez...

BERTHE.

Ce bruit de cloches au-dessus de nos têtes.

FRÉDÉRICK.

Dix heures... (Au son de l'horloge succède une musique religieuse.) Écoutez encore... cette musique... le son de l'orgue... n'est-il pas vrai, ma mère?.. par là... une cérémonie religieuse.

BERTHE.

Attends, attends, Georges, que je me rappelle... que je rassemble mes idées... peut-être... oui, c'est cela, c'est cela même, dix heures... là, au-dessus de nos têtes, une chapelle... et cette musique... ah! dans ce moment, sans doute, Christine vient prier pour sa mère!

FRÉDÉRICK.

Venez, venez, notre voix pourra se faire entendre encore.

BERTHE.

O mon Dieu! mon Dieu! je ne t'aurai pas vainement imploré pendant dix-huit ans, et tu ne veux pas que mon fils meure, lorsque tu viens de le rendre à mon amour.

(Ils s'élancent vers le pilier, Frédérick tient une pioche qu'il a ramassée parmi les armes des brigands. La musique religieuse, qui a continué en sourdine pendant toutes les phrases qui précèdent, se joue ici crescendo et couvre en entier leurs cris.)

TOUS DEUX.

Au secours! au secours!.. par pitié! venez! ah! venez donc nous arracher à la mort.

(La musique cesse de couvrir leurs voix, ils reprennent courage, et répètent leurs cris de détresse. La musique cesse tout-à-fait, tous deux retombent

avec désespoir, sur les degrés; moment de silence; la lampe s'éteint.)

FRÉDÉRICK.

On s'éloigne sans nous avoir entendus.

BERTHE.

Et cette lampe vient de s'éteindre... Georges, mon enfant... à genoux, tous deux... ta main dans la mienne... et résignons-nous à mourir.

FRÉDÉRICK.

Mourir... non pas sans avoir épuisé, pour vous, tout ce qu'il me reste de forces et de courage... et je ne perdrai la vie, du moins, qu'en cherchant à sauver celle de ma mère. (Tout en disant ces paroles, il s'est élancé debout sur ce qui reste de la base du piller, et il frappe, en parlant, des coups désespérés contre le haut de la voûte, on voit plusieurs pierres se détacher, et tout-à-coup, Frédérick s'écrie.) Ah! voyez ma mère! voyez, la lumière !.. je vous sauverai, ma mère, je vous sauverai!

(Il continue de frapper. — La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Un salon de réception, chez le comte de Walstein.

SCÈNE I.

HENRY, LÉOPOLD, d'autres LAQUAIS.

(Henry et Léopold sont assis à gauche, devant une table de jeu et jouent aux dés; les autres laquais sont groupés autour d'eux et les regardent.)

HENRY, qui vient de jeter les dés avec colère.

Là! j'ai perdu! encore! recommençons, je joue le double!

LÉOPOLD.

Je veux bien, mais ce sera la dernière. (A part.) Tout bêtes qu'ils sont, ils finiront par s'apercevoir que je les mets dedans. (Haut.) A vous, Monsieur.

HENRY, après avoir joué.

Six!

LÉOPOLD.

Très bien!

HENRY.

Comment, très bien? pour vous, oui... mais pour moi, très mal.

LÉOPOLD, remuant les dés

Mais non, mais non... (Il joue.) Tenez, sept! je gagne d'un point seulement.

HENRY.

C'est vrai... mais vous gagnez.

LÉOPOLD.

Que voulez-vous? la chance...

HENRY.

Moi, c'est la douzième de suite que je perds. Il y a de quoi se donner à tous les diables.

LÉOPOLD, empochant l'argent et se levant.

Au fait, vous êtes malheureux au jeu; si le proverbe est vrai, Monsieur, vous devez être très heureux en femmes... Votre serviteur, je retourne auprès de mon maître.

HENRY, le retenant.

Non, je veux ma revanche.

LÉOPOLD.

Impossible.

HENRY.

Je veux regagner en une seule partie, tout ce que je viens de perdre... Un mois de mes gages, 15 florins. (Il les met sur jeu.)

LÉOPOLD.

Impossible, vous dis-je, j'ai trop de chance aujourd'hui, je vous gagnerais encore.

HENRY.

Je veux qu'on me gagne!

LÉOPOLD.

Je vous volerais vos 15 florins, ma parole d'honneur, je vous volerais.

HENRY.

Je veux qu'on me vole!

LÉOPOLD.

Oh! alors, je suis votre homme... Messieurs, vous êtes témoins que c'est lui qui l'a voulu.

(On se presse de nouveau autour de la table.)

HENRY, remuant les dés.

En vingt points? voulez-vous?..

LÉOPOLD.

Va pour vingt points. (A part, en fouillant dans sa poche avec indifférence.) A moi, mes dés pipés... 15 florins, ça vaut la peine.

HENRY, jouant.

Douze!

LÉOPOLD.

Ah! diable! vous devez être satisfait... ça se présente assez bien pour vous cette fois-ci, ah! décidément, vous gagnerez.

HENRY.

Je l'espère bien.

LÉOPOLD.

Et moi, j'en ai peur! (Il jette les dés.) Dix!

HENRY.

Diable! est-ce que vous voudriez?..

LÉOPOLD.

Oh! que craignez-vous? avec deux points d'avance sur moi...

HENRY, jouant.

Sept!

LÉOPOLD.

Et douze font dix-neuf!

HENRY.

Là! il me manque un point! (Regardant les dés de Léopold, qui vient de jouer.) Onze!

LÉOPOLD.

Et dix font vingt-un... Un point de plus qu'il ne me fallait... A moi les 15 florins!

HENRY, avec rage.

Toujours! toujours! Ah ça, mais décidément, jeune homme, vous êtes sorcier!

LÉOPOLD.

Mon Dieu! non, j'ai la chance... je vous en

avais prévenu... Je vous ai volé, pas autre chose. Voici la société... Messieurs, à votre service! enchanté, mes chers camarades, d'avoir fait votre connaissance.

(Les laquais se dispersent de côtés et d'autres; entrent au fond, le comte de Walstein, donnant la main à une dame; puis Ralph, donnant la main à Christine; Balthazar, conduisant Emmanuel; des dames, et tous les brigands, en costumes de seigneurs.)

SCÈNE II.

RALPH, CHRISTINE, LE COMTE, BALTHAZAR, EMMANUEL, LUDOVIC, BIRMANN, MAX et PÉTERS.

RALPH.

Oui, mes nobles parens et amis, je reçois, avec des transports de joie et de reconnaissance, les vœux que vous formez tous pour mon bonheur... et tenez, regardez-la, et dites-moi si tous vos souhaits pour votre ami, tous mes rêves les plus brillans ne sont pas mille fois réalisés! regardez-la... (Bas, en se retournant vers eux.) Et faites bien attention à vos personnages... N'escamotez rien sur les meubles et dans les poches... Nous ferons l'affaire en grand, ça vaut mieux.

LUDOVIC, bas.

C'est convenu.

RALPH.

Regardez-la, et présentez vos hommages.

LUDOVIC, saluant Christine.

Mme la Baronne, permettez que toute la famille des Rhinfeld vous témoigne par ma voix l'expression, l'assurance... l'hommage... enfin...

RALPH, bas.

Imbécille, salue profondément, et tais-toi!

(Ludovic et les autres seigneurs qui l'entourent saluent presque jusqu'à terre. La jeune femme qui, après leur avoir fait une révérence, va s'asseoir à droite d'un air désespéré. Son père qui, pendant ces premières lignes, était occupé de l'autre côté auprès des dames, vient alors la rejoindre. Ralph et ses amis, vont causer avec les dames. Les laquais apportent des rafraîchissemens.)

LE COMTE, à Christine.

Eh bien! Christine, toujours cette morne tristesse, ce désespoir que rien ne saurait vaincre!

(Quelques personnes de la société occupent des tables de jeu.)

CHRISTINE.

Rien... mon père... et la disparition subite de Mme Berthe ajoute encore à mes chagrins.

LE COMTE.

En effet, cela est étrange... Ce matin, de très bonne heure, le docteur Seligmann s'est présenté chez elle pour savoir si son indisposition avait eu des suites; il l'a trouvée tout-à-fait remise, et partant pour la ville, où de graves intérêts l'appelaient, dit-elle, aujourd'hui même.

CHRISTINE.

Partir, un jour comme celui-ci!

LE COMTE.

Le Docteur m'assurait encore, il n'y a qu'un instant, que tous ses efforts n'avaient pu la retenir.

(Pendant ce temps, Ralph, après avoir salué les dames et causé un instant avec elles, est descendu jusqu'auprès de la table de jeu, à gauche, où sont assis Balthazard et Emmanuel.)

RALPH, à mi-voix à Balthazard.

Doyen, je n'ai pas encore eu le temps de te demander ce que tu as fait...

BALTHAZARD.

De ta femme? ton ancienne? sois tranquille... tu n'as plus rien à craindre d'elle.

EMMANUEL.

Sa femme!.. son ancienne!.. qu'est-ce qu'il dit?

RALPH.

Docteur, je vous recommande toujours, et plus que jamais, la santé de mon jeune cousin.

BALTHAZARD.

J'en réponds, M. de Rhinfeld. (Offrant un verre de punch à Emmanuel.) Vous ne buvez pas, mon jeune ami?

EMMANUEL.

Je vous rends mille graces, Docteur; je n'ai pas soif.

(Pendant ces derniers mots, on a entendu en sourdine la musique qui donne le signal de la fête. Les cavaliers ont été inviter leurs danseuses. Léopold, qui porte un plateau de rafraîchissemens, en présente à Balthazard.)

BALTHAZARD, bas à Léopold.

Merci, mon garçon... Tu te charges de la vatelaille, n'est-ce pas?

LÉOPOLD, de même.

Oui, M. Balthazar, je verse un somnifère à tous mes nouveaux camarades.

EMMANUEL, qui a entendu.

Un somnifère!

BALTHAZARD.

Buvez donc, Chevalier.

EMMANUEL.

Je n'ai pas soif. (Pendant ce temps, six danseuses se sont mises en place; cinq danseurs se présentent pour leur donner la main. Pantomime indiquant qu'il manque un cavalier. Les dames se tournent du côté d'Emmanuel, et font quelques pas vers lui en souriant; tout le monde semble l'inviter à faire le sixième danseur qui manque. Relevant sa tête avec une sorte d'égarement.) Plaît-il? vous dites?.. qu'est-ce qu'on me veut?

RALPH.

Comment! vous ne comprenez pas, mon cher cousin, que ces dames comptent sur vous pour danser la Ratisbonnaise, ce pas national dans lequel vous avez tant de succès.

EMMANUEL.

Moi, la Ratisbonnaise!.. Avec elles que j'ai le cœur à la danse!

BALTHAZARD.

Dansez, mon jeune ami; le docteur vous le permet... Dansez, ça ne peut pas vous faire de mal.

EMMANUEL, à part.

Oh! quelle idée!.. si je pouvais... si j'osais... (Haut, avec empressement.) Mesdames, je suis trop heureux... Va pour la Ratisbonnaise! (Pas de douze, très vif et très animé. Mélange de l'allemande, de la valse et du galop. A un certain moment, les dames dansent seules au fond du théâtre, les cinq cavaliers sur le devant de la scène. Emmanuel

les attirent mystérieusement tout près de lui, et leur dit :) Ah! Messeigneurs, mes dignes gentilshommes, je me jette dans vos bras... Secourez-moi, si vous saviez! le baron de Rhinfeld, mon cousin, est un scélérat, un infâme, un brigand, qui a osé... (Il va continuer; chacun des seigneurs qui l'entouraient, a tire de son sein un poignard, et le lui met sous les yeux. Il pousse un grand cri :) Ah!..

(Mouvement général; on s'empresse autour de lui.)

LE COMTE.

Qu'avez-vous, Chevalier?

EMMANUEL.

Ce que j'ai? (De nouveau, il entrevoit les poignards.) Rien... rien... je n'ai rien... mon pied a tourné... (A part.) Ah! mon cerveau se détraque... Adieu, ma raison, ma pauvre raison! adieu, pour toujours! (S'écriant avec un rire frénétique:) Allons, dansons! dansons la Ratisbonnaise! la Ratisbonnaise!..

RALPH.

Décidément, il est fou!

BALTHAZARD.

Tout-à-fait fou!

TOUS LES BRIGANDS, en seigneurs.

Il est fou! il est fou!

(Fin du ballet, danse très vive et presque désordonnée; Emmanuel surtout, saute comme un possédé, apercevant de temps à autre la pointe des poignards; puis, à la fin de ce pas, il vient retomber épuisé et presqu'évanoui sur le fauteuil; on s'empresse encore autour de lui, et de nouveau, Balthazard, qui n'a cessé de boire du punch pendant toute la scène, lui en offre un verre.)

EMMANUEL, avec fureur.

Mais satané Docteur, je vous répète que je n'ai pas soif.

(Pendant ce temps, le Comte a embrassé sa fille sur le front, quelques jeunes personnes s'approchent d'elle, et la conduisent jusqu'à une chambre à droite au troisième plan.)

RALPH, serrant la main de Ludovic et des autres brigands.

Au revoir, mes nobles amis, mes chers parens. (Bas.) Tout à l'heure, ici, je vous attends.

LUDOVIC.

Nous reviendrons. (Ils vont saluer le Comte.)

RALPH, s'approchant de Balthazard.

Docteur, je vous recommande toujours mon cousin.

BALTHAZARD, un peu gris.

J'en fais mon affaire. (Bas.) Mais il me semble qu'au point où nous en sommes, il ne peut plus que nous gêner.

RALPH, bas.

Eh bien! s'il t'embarrasse, la fenêtre est à trente pieds du sol. (Il va rejoindre le Comte.)

BALTHAZARD.

C'est juste, je n'y pensais pas... je le jeterai par la fenêtre.

EMMANUEL, qui n'a entendu que les derniers mots.

Qui ça?

BALTHAZARD.

A votre santé, mon jeune ami.

EMMANUEL.

Je n'ai pas soif.

(Les brigands vont offrir la main aux dames qui sortent de la chambre de droite. Sortie générale. On a éteint les lumières; la table placée sur le devant à gauche, et près de laquelle sont toujours assis Emmanuel et Balthazard, reste seule eclairée.)

SCÈNE III.

EMMANUEL, BALTHAZARD.

EMMANUEL, à part, inquiet.

Je le jeterai par la fenêtre... de qui diable parlait-il?

BALTHAZARD.

Décidément, Chevalier... vous n'aimez donc pas le punch?

EMMANUEL, l'œil hagard.

Je ne peux pas le souffrir.

BALTHAZARD.

Je ne veux pas vous contrarier dans un pareil moment.

EMMANUEL.

Un pareil moment?

BALTHAZARD, appelant.

Léopold! non, je me trompe de nom... ici, il s'appelle autrement.

EMMANUEL.

Qui donc?

BALTHAZARD.

Jacques, votre Jockey, Chevalier.

EMMANUEL.

Ah! oui, mon jockey. (A part.) Encore un que je porte dans mon cœur.

BALTHAZARD, appelant.

Jacques! Jacques!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉOPOLD.

LÉOPOLD.

M. le Docteur.

BALTHAZARD, de plus en plus gris.

Une bouteille de vin du Rhin... le Chevalier n'aime pas le punch. (Léopold sort.)

EMMANUEL.

Mais...

BALTHAZARD.

Dites-moi, Chevalier, vous n'avez jamais fait votre testament?

EMMANUEL.

Mon testament? jamais.

BALTHAZARD.

C'est un tort, vous auriez dû faire un petit état de ce que vous possédez en or, en bijoux, et en billets... me dire où tout ça se trouve.

LÉOPOLD, rentrant.

Voici le vin du Rhin... (Bas.) Et voilà le reste de ce que je viens de servir à mes camarades.

EMMANUEL, à part, regardant le flacon.

Ah! le somnifère!

BALTHAZARD.

Merci... ça pourra m'être utile.

EMMANUEL, à part.

Hein, qu'est-ce qu'il dit?

LÉOPOLD.

Maintenant que j'ai endormi tous les gens du château, je m'empare de toutes les clés, et je les porte au Capitaine. (Il sort.)

SCÈNE V.

BALTHAZARD, EMMANUEL.

BALTHAZARD.

Un jeune gaillard très intelligent et qui donne les plus grandes espérances... (Il se verse un verre de vin du Rhin, et verse à Emmanuel tout ce qui reste dans l'autre flacon.) A votre santé, Chevalier.

EMMANUEL.

A la vôtre, Docteur. (A part.) O mon Dieu! mon Dieu! j'ai tellement peur, que ça finit par me donner du courage.

(Il profite du moment où Balthazard boit, pour verser dans la bouteille de vin du Rhin, tout ce qu'il y a dans son verre.)

BALTHAZARD, qui a fini de boire.

Eh bien! vous ne buvez pas, mon jeune ami?

EMMANUEL.

Si fait... si fait... vous voyez bien que mon verre est vide... mais qu'est-ce que j'éprouve donc? ma tête... ah! malgré moi, mes yeux se ferment... et je crois...

(Il laisse tomber sa tête sur la table, comme s'il s'endormait.)

BALTHAZARD, se versant à boire.

Endormi... déjà... allons, j'ai bien fait, j'ai été charitable pour lui...

(Pendant que Balthazard boit, Emmanuel relève doucement la tête et le regarde du coin de l'œil.)

EMMANUEL, à part.

Qu'est-ce qu'il marmote donc, tout bas!

BALTHAZARD, mettant la main sur lui, comme pour essayer de l'emporter.

Allons, viens...

EMMANUEL, feignant de se réveiller.

Hein? qu'est-ce que c'est?

BALTHAZARD, de même.

Ne te réveille pas.

EMMANUEL.

Comment!

BALTHAZARD.

Mais dors donc... dors donc, et laisse-toi faire... (Emmanuel recule.) Non... pas par là... par ici.

EMMANUEL.

Mais par où?

BALTHAZARD.

Par la fenêtre.

EMMANUEL, hors de lui.

Par la fenêtre... c'est moi que tu veux jeter par la fenêtre, vieux brigand! vieux Walzer! vieux Seligman!

BALTHAZARD, se cramponnant après lui.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?

EMMANUEL, se débattant.

Comment, qu'est-ce c'est.... vieux Falkemberg! veux-tu me lâcher.

BALTHAZARD, le poussant jusqu'à la fenêtre.)

Allons, c'est l'ordre du Capitaine... il faut sauter le pas.

EMMANUEL, luttant en désespéré.

Au diable, toi et ton capitaine! je ne veux pas sauter le pas, je ne veux pas... eh bien! saute-le toi-même!

(Une lutte s'est engagée entre les deux personnages, sur l'appui même du balcon; au moment où Balthazard étourdi par les fumées du vin, s'est porté en avant, et s'efforce d'entraîner Emmanuel, celui-ci par un dernier et violent effort, se dégage, et Balthazard tombe. Emmanuel retombe sur son fauteuil, comme effrayé de ce qu'il vient de faire; dans ce moment, il éteint la seule bougie restée sur la table, et l'obscurité est complète dans le salon.)

SCÈNE VII.

EMMANUEL, seul.

Ah! j'en suis débarrassé! (Écoutant à la fenêtre.) Je n'entends rien... il ne bouge pas... il s'est tué sur le coup... ma foi! j'aime mieux que ça soit lui que moi! mon Dieu! mon Dieu! que j'ai eu peur! ah! c'est affreux! c'est atroce! d'avoir peur! on rit de ça; on a tort... on trouve ça drôle, plaisant, quand on n'y est pas soi-même... mais moi qui y suis depuis vingt-quatre heures, je vous réponds que je ne peux pas en rire... Voyez-vous, c'est une souffrance qui vous prend là, et là, et puis là... et puis partout! partout! oh! impossible de tenir plus long-temps à une pareille existence, il faut en finir... oui, dussé-je escalader une muraille, dussé-je en envoyer trois ou quatre rejoindre leur ami Balthazard, dussé-je enfin, être assassiné pour tout de bon, dans le trajet que je vais faire, je veux sortir du château, et si j'y rentre jamais, ce ne sera que sous bonne escorte. (Il marche vers le fond du théâtre, puis redescend vivement.) Ah! là-bas, mon cousin et toute sa bande... J'allais me rejetter dans leurs mains. (Il se dirige vers une porte à droite, sur le premier plan.) Par-là! par-là! O mon Dieu! tu dois avoir pitié des poltrons, comme de tous les autres malheureux... mon Dieu! mon Dieu! protége-moi!

(Il sort par l'extrême droite. — Tous les brigands entrent au fond, à pas de loup, et viennent se ranger en demi-cercle autour de Ralph; deux d'entre eux, tiennent à la main de petites lanternes qui éclairent seulement les figures des bandits, pendant la scène suivante, tandis qu'il fait nuit dans tout le reste du théâtre.)

SCÈNE VIII.

RALPH, KARL, LUDOVIC, SCHWARTZ, LÉOPOLD, HENRY, d'autres BRIGANDS.

LÉOPOLD.

Voici toutes les clés, Capitaine.

RALPH.

Bien... celle-ci?

LÉOPOLD.

Celle de l'appartement du Comte.

RALPH.

A toi, Karl. (En montrant une autre, et interrogeant Léopold.) Celle-là?

LÉOPOLD.

Celle de l'arsenal du château.

RALPH.

A toi, Ludovic,

LUDOVIC.

J'en ferai bon usage, Capitaine.

RALPH.

Après ?

LÉOPOLD.

Celle d'une petite porte qui conduit à l'extérieur.

RALPH.

A toi, Schwartz ! Tu introduiras par-là ceux des nôtres qui nous manquent encore : il y a des étiquettes sur toutes les autres clés. Tenez, chacun la sienne ; ah ! seulement, en voici encore une sans désignation... tiens ! regarde !

LÉOPOLD.

Oh ! celle-là, je l'ai remarquée encore plus attentivement que toutes les autres.

RALPH et TOUS LES BRIGANDS.

Eh bien ?

LÉOPOLD.

Celle de la chambre qui renferme le coffre-fort.

TOUS LES BRIGANDS, allongeant la main.

A moi ! à moi !

RALPH.

Plus bas, malheureux ! nous sommes à deux pas de l'appartement de ma femme... Cette clé, je la garde... oh ! je vous en rendrai bon compte, vous le savez bien. A l'œuvre, camarades, et, quand nous aurons en main toutes les munitions, toutes les richesses du manoir de Walstein, alors... alors, nous aviserons au parti qu'il faudra prendre. Ici... c'est ici que nous nous retrouverons ; à bientôt, mes braves !

TOUS.

A bientôt ! (Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

RALPH, puis BERTHE.

RALPH.

Et, maintenant, à moi vos diamans, et votre dot princière, ô ma belle fiancée... car, enfin, charmante Christine, depuis vingt-quatre heures, vous êtes ma fiancée ; vous avez promis que, dans quelques jours, vous seriez ma femme... Entrons chez ma femme !

(Il se dirige vers l'appartement de Christine. La porte s'ouvre ; entre Berthe.)

BERTHE.

Elle est devant toi.

RALPH, reculant.

Berthe !

BERTHE.

Ta femme.

RALPH.

Ah ça ! quel démon te ramène ici ?.. Balthazard m'a donc trompé ?

BERTHE.

Non, Balthazard est un digne instrument de tes fureurs ; il a loyalement rempli sa mission, et tu peux te vanter d'avoir à tes ordres des complices aussi barbares que toi.

RALPH.

Et, cependant, tu es ici ?

BERTHE.

J'y suis, parce qu'un pouvoir plus fort que le tien, parce que le ciel veillait sur la pauvre femme... C'est lui qui a permis qu'au fond de cette tombe, où tu m'avais ensevelie vivante, j'aie retrouvé... (S'arrêtant à part.) Oh ! mais non... il ne doit même pas savoir qu'il existe !..

RALPH.

Eh bien ?..

BERTHE.

J'ai retrouvé le courage de vivre encore pour te confondre ! Grace à moi, Christine a tout appris, et ta ruse, et tes crimes, et ton nom, Ralph le bandit.

RALPH.

Je vois que vous n'avez rien oublié... mais je ne comprends pas trop ce que vous pouvez avoir encore à me dire.

BERTHE.

J'ai à te dire, malheureux, que, si tu restes ici, ta perte est assurée. L'alarme est donnée ; bientôt, les soldats de l'Électeur seront ici, le château cerné...

RALPH.

Bientôt, dis-tu !.. Mais, à l'instant où je te parle, le château n'a pas d'autre maître que moi.

BERTHE.

Et tu refuses de fuir ?

RALPH, montrant la chambre de Christine.

Fuir... quand la fortune est là.

BERTHE.

Oh ! tu n'entreras pas dans cette chambre.

RALPH, tirant son poignard.

Arrière, Berthe ! arrière ! ou malheur à toi !.. (Il lève le poignard. Bruit de trompettes à l'extérieur.) Quel est ce bruit ?

BERTHE.

Ce bruit, Ralph, te dit de fuir... ce bruit, c'est l'arrivée des hussards, du colonel Frédéric...

RALPH.

Le colonel Frédéric ?.. vivant encore ?.. (Avec un cri de fureur.) Eh bien ! tant mieux !.. nous nous verrons face à face...

BERTHE, se jetant au-devant de lui.

Malheureux !.. c'est ton fils !

RALPH.

Mon fils !..

BERTHE.

Oui... Georges... ton fils, que tu as vendu, il y a dix-huit ans ! ton fils, que le ciel semblait avoir prédestiné pour être l'instrument de ta perte et de ton châtiment ! ton fils, à qui j'ai laissé ignorer encore le mystère de sa naissance, et qui a l'ordre de s'emparer de toi pour te conduire au supplice !.. Maintenant, Ralph, maintenant, comprends-tu bien pour-quoi je t'ai dit, tout à l'heure, que je voulais te sauver.

RALPH.

Lui ! mon fils !

BERTHE.

Comprends-tu que, l'un et l'autre, vous ne devez pas vous retrouver en présence... Il ne faut pas, non, Dieu ne peut pas vouloir que le père soit tué par le fils, ou le fils par le père ; et, quels que soient tes crimes, Ralph, tout mon cœur se révolte encore à la pensée de te voir périr sur un échafaud... Fuis donc, et n'attends pas ici l'arrivée de Georges.

RALPH.

Fuir!.. sans avoir essayé, du moins, de leur disputer la victoire.

(Bruit de mousqueterie à l'extérieur.)

BERTHE.

Tiens, regarde par-là, tous les tiens renversés, désarmés par les hussards!

RALPH.

Quand pas un de mes compagnons ne resterait pour me prêter main-forte, je ne fuirais pas, et je vendrais chèrement ma vie à ceux qui voudraient me la prendre.

BERTHE.

Au nom du ciel! et par pitié, Ralph...

RALPH.

Les voilà... ils approchent, ta place n'est plus ici... va-t'en! mais va-t'en donc!..

(En disant ces mots, il a repoussé Berthe jusque dans la coulisse de gauche. Entrent par la droite Ludovic, quelques autres bandits qui se retournent et semblent lutter toujours avec les hussards que le public ne voit pas encore.)

SCÈNE X.

RALPH, LUDOVIC, d'autres BRIGANDS.

LUDOVIC.

Tiens, Capitaine, de la poudre et des balles.

RALPH.

Ah! merci, Ludovic; toi, Birmann, à la cassette, nous pouvons lutter encore, et les renverser peut-être.

(Paraissent au fond les hussards. Décharge de mousqueterie. Ludovic et plusieurs autres sont tués, on s'empare du reste des bandits qui combattaient encore; Ralph est demeuré seul, debout et libre; on le couche en joue, Frédéric paraît au fond avec le comte de Walstein, et arrête ce mouvement.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, LE COMTE DE WALSTEIN, HUSSARDS, etc, puis CHRISTINE et BERTHE.

FRÉDÉRICK.

Arrêtez! soldats! arrêtez! j'ai promis de le livrer vivant à la justice!

(On marche vers Ralph, Christine sort de la chambre à droite.)

CHRISTINE.

Mon père! mon père! ah! du secours! du secours!

RALPH, la saisissant par les cheveux.

Faites un pas... et cette jeune fille est morte.

(Il ajuste un pistolet sur la poitrine de Christine; effroi de tous les personnages.)

LE COMTE, avec désespoir.

Ma fille! grace pour ma fille!

TOUS.

Grace!

(En ce moment, Emmanuel, rentrant par la porte à droite, tire sur Ralph, un coup de pistolet, presqu'à bout portant.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EMMANUEL.

EMMANUEL.

Tiens, mon cousin, voilà mon présent de noces! (Ralph tombe, Emmanuel continue d'un air triomphant.) Tu ne l'as pas volé, celui-là!

(Frédérick est placé entre Christine et sa mère, tous les brigands sont tués ou entre les mains des hussards. — La toile tombe.)

FIN.

Impr. de Mme Delacombe r. d'Enghien, 12.